

Sommaire

Le mot du Président

La fête nationale

La bataille de Ligny

La bataille des Quatre Bras

La Garde Impériale

La conscription

La médaille commémorative de la guerre 1914 – 1918

2015 : Année de tous les dangers

Armes et dollars : la recette de DAESH

L'activité des Spiroux avec le Cercle de Gand (samedi 12 septembre 2015)

Chers Camarades,

Le 18 juin 2015 commémorait le 200^e anniversaire de la bataille de Waterloo.

Cette bataille devait sceller le sort de l'Europe au congrès de Vienne et notre pays allait naître quinze ans plus tard. Le temps maussade de la veille et les erreurs tactiques ont changé le cours de l'histoire. Que l'on apprécie ou non cet homme qui, certes a installé la mort et la tristesse dans beaucoup de foyers français, mais a laissé aux générations futures des réalisations importantes tel le code civil. N'empêche que près de deux cent mille personnes ont assisté à la reconstitution de cette bataille qui a provoqué de nombreuses victimes des deux côtés le 18 juin 1815.

A l'occasion de cette importante commémoration, je vous propose quelques articles sur cette période de l'histoire de France et de l'Europe.

A ce titre, je vous invite aussi à visiter l'exposition « Un numéro, un destin. Au service de Napoléon » qui se déroule en ce moment au Mons Memorial Museum (la Machine à eau).

Le 21 juillet, je vous invite à rejoindre la collégiale Ste-Waudru pour célébrer le Te Deum à l'occasion de la fête nationale. C'est l'occasion de commémorer le serment prêté le 21 juillet 1831 par Léopold de Saxe-Cobourg, premier roi des Belges, de rester fidèle à la Constitution.

Un serment qui marquait le début d'une Belgique indépendante, sous le régime d'une monarchie constitutionnelle et parlementaire. Cette Constitution garantit les libertés individuelles des citoyens et se fonde sur la séparation des trois pouvoirs.

Un peu plus tard, le 12 septembre prochain, ce sera notre activité des Spiroux par laquelle nous accueillerons nos amis du Cercle de Gand avec qui nous sommes jumelés depuis de nombreuses années. Ce sera l'occasion de nous rencontrer lors de cette journée montoise aux multiples activités. Je vous renvoie à l'intérieur de ce Contact pour les détails du programme de la journée.

L'avenir de la Réserve est une préoccupation constante de l'URNOR qui vient de fêter ses 80 ans d'existence. L'URNOR est le représentant et l'interlocuteur privilégié de nos associations vis-à-vis de la Défense. Des rencontres ont d'ailleurs eu lieu dans les diverses associations de réserve du pays afin de réfléchir au futur des réservistes actifs et du rôle que ceux-ci joueront au sein de la Défense. Nous vivons en paix dans notre pays depuis trois quarts de siècle. Cette paix qui, d'ailleurs, se mérite chaque jour et qui demande une vigilance constante par rapport aux événements qui se déroulent dans le monde. L'actualité la plus récente en est une preuve supplémentaire.

Avec l'été qui revient, je souhaite à tous et à vos familles de prendre un temps de repos et de détente bien mérité.

Le Président

A l'occasion de la Fête Nationale
Le Gouverneur de la Province de Hainaut
Monsieur Tommy Leclercq,

a le plaisir de vous inviter, ce 21 juillet 2014, à 11 heures
au Te Deum qui sera chanté en la Collégiale Sainte-Waudru, à Mons

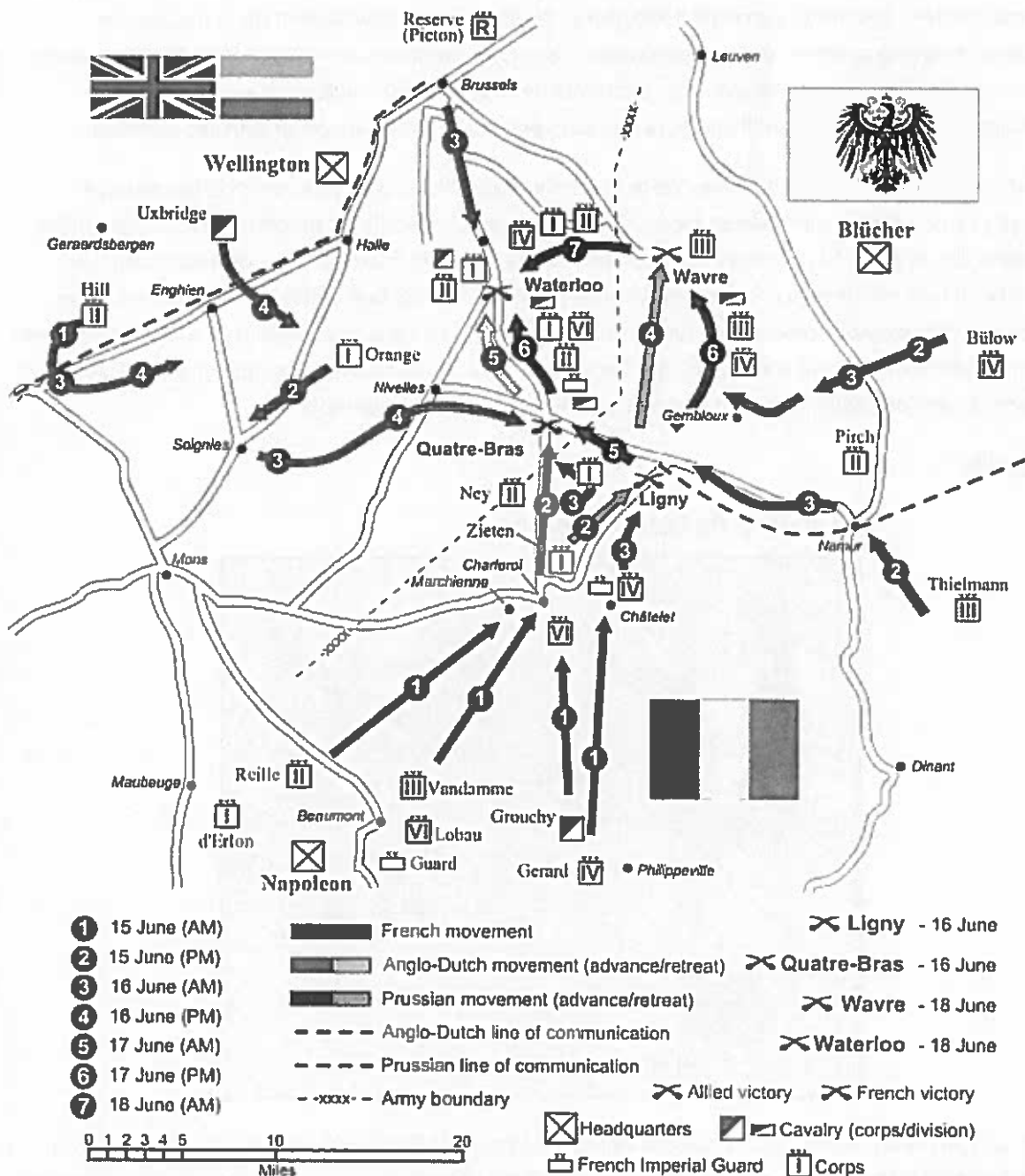
L'entrée des Autorités se fera suivant un horaire qui sera communiqué
ultérieurement

Pour les Réservistes, rassemblement et entrée dès 10H30 au portail
ouest (square Roosevelt)

Important : Veuillez-vous inscrire en me contactant si vous avez
l'intention d'y participer car je dois fournir la liste des participants

La bataille de Ligny

La bataille de Ligny, également appelée bataille de Fleurus, opposa l'armée prussienne menée par le maréchal Blücher à une partie de l'armée française commandée par Napoléon Ier. Elle se déroula le 16 juin 1815, soit deux jours avant la bataille de Waterloo. Ligny fut la dernière victoire de Napoléon. Mais elle fut moins importante et décisive que ne le crut Napoléon, car, après un combat d'une grande férocité et de nombreuses pertes dans les deux camps, les Prussiens - enfoncés en leur centre - réussirent leur repli sur les ailes, sans être poursuivis la nuit venue par les troupes napoléoniennes. En outre, les Prussiens n'avaient engagé que trois corps d'armée sur quatre, le dernier étant alors stationné à Liège. C'est ce corps qui combattra le plus tôt et le plus lourdement à Waterloo.



Prélude

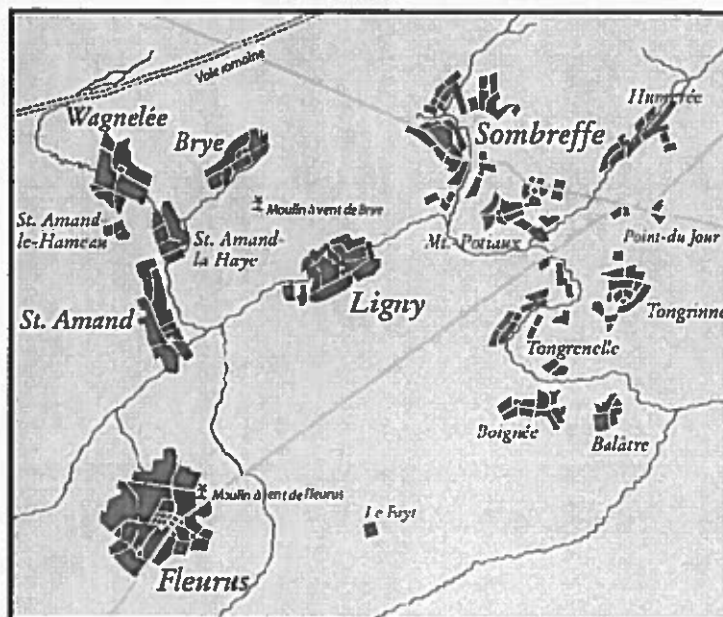
Lors de la période dite des Cent-Jours, Napoléon arrive à Paris le 20 mars 1815 et répartit l'ensemble de ses forces pour assurer la défense des frontières et constituer une armée, que l'on appellera « Armée du Nord », pour marcher contre l'armée des Anglo-Hollandais du duc de Wellington et celle des Prussiens du feld-maréchal Blücher, qui s'avancent en Belgique en venant respectivement du nord et de l'est afin d'envahir la France. Le but de l'empereur est de combattre ces deux forces séparément.

Le jeudi 15 juin, les Français du 1er corps de cavalerie commandé par Pajol chassent les avant-gardes prussiennes du 1er corps de Blücher (commandé par le général von Zieten) qui occupaient Charleroi et qui se replient lentement vers Ligny. Napoléon donne alors au maréchal Ney qui vient d'arriver le commandement des 1er et 2e corps d'infanterie, du 3e corps de cavalerie et de la division de cavalerie légère de la Garde (aile gauche) avec mission de s'emparer de Quatre-Bras (20 kilomètres au nord de Charleroi) où se trouvent les éléments de l'avant-garde anglaise, afin d'empêcher Wellington d'intervenir lorsqu'il écrasera les Prussiens, et de contrôler cet important carrefour.

Il confie le commandement de l'aile droite (3e et 4e corps d'infanterie, 2e corps de cavalerie) à Grouchy sans que les ordres soient bien transmis (le maréchal Soult fut un piètre chef d'état-major durant la campagne). Napoléon garde en réserve le 6e corps, la Garde et les 2 derniers corps de cavalerie. Il faut savoir qu'à ce moment, l'armée de Napoléon est loin d'être réunie car beaucoup d'éléments se trouvent toujours au sud de la Sambre et le peu de ponts existants en limite fortement le franchissement. Dans la soirée, Blücher fait avancer ses 2e, 3e (partis tout deux près de Namur) et 4e corps (parti de Liège) vers la plaine de Ligny afin d'affronter Napoléon.

La bataille

Le champ de bataille de Ligny



Le 16 juin au matin, le 1er Corps prussien se trouve à Ligny, le 3e (commandé par von Thielmann) entre Sombreffe et Boignée et le 2e (commandé par Von Pirch) en position arrière, au nord-ouest de Sombreffe. Quant au 4e (commandé par Von Bulow) qui compte 30 000 hommes, il est encore trop

loin et ne sera pas impliqué dans cette bataille. Blücher dispose ainsi de 83 000 hommes et de 224 canons. De plus Ligny et ses villages alentours ont été transformé en place-fortes: toutes les maisons ont été crénelés, les rues barricadées, l'accès à l'unique pont et aux quelques passerelles du ruisseau qui traversent Ligny et coulent à l'est de Saint-Amand rendu quasi-impossible par un amoncellement de caissons, de voitures renversées, de pierres et de débris divers et les deux grandes fermes de Ligny: la Ferme d'En-Haut (au Sud) et la Ferme d'En-Bas (au Nord) fortifiées.

Bien qu'ayant confié le commandement de l'aile droite à Grouchy, Napoléon, comme il en a l'habitude, donne directement des ordres aux subordonnés de ses subordonnés directs. Il aligne ainsi, en face des Prussiens, afin de les fixer en front, les 3e et 4e Corps d'infanterie, respectivement à l'ouest de Saint-Amand et au sud-est de Ligny; les 1er, 2e et 3e corps de cavalerie en réserve derrière le 4e corps d'infanterie et le 6e corps d'infanterie plus la Garde (moins sa division de cavalerie légère) en réserve également. Il ordonne ensuite de faire marcher vers l'est le 1er Corps de Drouot d'Erlon (qu'il avait placé sous les ordres de Ney) pour prendre les trois corps prussiens à revers et obtenir ainsi une victoire complète.



La bataille de Ligny par Ernest Crofts

A quinze heure, alors que le maréchal Ney a commencé son attaque sur les Quatre-bras et attend lui aussi le 1er corps pour le lancer contre les Anglais, les fameux trois coups de l'artillerie de la Garde signalant l'offensive de l'empereur tonnent dans l'air tiède. Le 3e corps commence alors son offensive sur Saint-Amand. Soudain dominant le tumulte du combat, les accents de "la victoire en chantant" s'élèvent. Ce sont les 5200 soldats de la division d'infanterie Lefol qui réussit l'exploit de, sous le feu des balles et des artilleurs ennemis, prendre le village en 15 minutes en expulsant les Prussiens des vergers, des maisons, de l'église et du cimetière sans dévier une seule fois! Au moment où Ney, qui n'a été informé de cette décision de l'Empereur que tardivement, rappelle son 1er Corps qui effectue ainsi marche et contre-marche inutilement.

Ne voyant pas arriver le corps de Ney, Napoléon se voit obligé d'engager des unités de la Garde et des unités de cavalerie qui viennent de franchir la Sambre. Il perd du temps mais gagne toutefois la bataille. Habilement et malgré des pertes sévères (25 000 hommes tués, blessés et de nombreux déserteurs), les Prussiens arrivent à se replier.

Pour l'anecdote, le maréchal Blücher échappa miraculeusement à la capture par les Français, capture qui aurait pu avoir d'importantes conséquences pour la France. En effet, vers la fin de la bataille, le cheval de Blücher est tué, s'écroulant sur lui et l'immobilise totalement, alors que les soldats français approchent ! Mais la nuit tombée, les cavaliers français ne virent pas le vieux Prussien, qui fut dégagé de son cheval par son fidèle aide de camp, le comte von Nostitz, resté près de lui après sa chute.

Les pertes françaises sont comprises entre 8 000 et 12 000 hommes. Les Prussiens perdent 12 000 tués et blessés. En outre, 8000 soldats provenant des régions récemment annexées par la Prusse désertent après la bataille.

Après la bataille

Ni la nuit, ni le 17 au matin les Prussiens ne sont inquiétés dans leur repli. C'est seulement à 11 heures que Napoléon charge Grouchy de les poursuivre.

Source : Wikipedia

La bataille des Quatre Bras

La bataille des Quatre Bras s'est déroulée le 16 juin 1815, entre 14 et 21 heures, au début de la campagne de Belgique de 1815, autour du carrefour routier du même nom, situé actuellement dans la commune wallonne de Genappe. Ce carrefour, situé à trente-quatre kilomètres de Bruxelles et à dix-huit de Waterloo, revêt une importance stratégique majeure car il marque le croisement des routes sud-est/nord-ouest Namur-Nivelles et sud-nord Charleroi-Bruxelles.

Cette bataille opposa les troupes françaises commandées par le maréchal Ney et une partie de l'armée anglo-alliée du duc de Wellington. Le même après-midi, la majeure partie de l'armée de Napoléon Ier affrontait les Prussiens du maréchal Blücher et remportait la bataille de Ligny, à 15 km au sud-est.

La bataille des Quatre Bras peut être considérée comme un match nul tactique, même si, le lendemain, informé de la défaite de Blücher, Wellington opéra un retrait stratégique vers le nord et Waterloo, où sera livrée, le 18 juin 1815, l'ultime bataille de la campagne et de l'empereur français.



*Le Black Watch fait face à la cavalerie française lors de la bataille des Quatre Bras, le 16 juin 1815.
Peinture de James Wollen*

Prélude

L'armée du Nord assemblée par Napoléon pour la campagne de Belgique de 1815 était trop faible numériquement pour vaincre, réunies, les armées anglo-alliée et prussienne stationnées en Belgique et aux Pays-Bas. Son objectif stratégique était donc d'aller vite, de les séparer et de les battre l'une après l'autre. Ses adversaires étaient conscients de cette éventualité mais ne pouvaient, au moins jusqu'à ce que les intentions de l'Empereur fussent connues avec certitude, négliger les autres possibilités. Les Prussiens étaient ainsi soucieux de veiller sur la frontière du Rhin et les Anglais de garder l'accès à la mer et aux ports, qui leur garantissait approvisionnement et possibilité d'un embarquement. L'armée anglo-néerlandaise se trouvait donc cantonnée au sud et à l'ouest de Bruxelles, et les Prussiens, grosso modo, le long de la frontière belgo-allemande, sur une ligne Liège (Bülow)—Namur (Blücher)—Charleroi (Ziethen). Plus d'un mois plus tôt, le 3 mai, Wellington et Blücher s'étaient toutefois rencontrés à Tirlemont pour coordonner leur action, et convenu de concentrer, dès que Napoléon aurait fait mouvement en territoire belge, leurs forces dans la zone Nivelles/Quatre-Bras (pour Wellington) et Sombreffe/Fleurus (pour Blücher).

La veille de la bataille des Quatre Bras, le 15 juin dans la matinée, les éléments de tête de l'armée française — cavalerie et marins de la Garde — ont franchi la Sambre à Charleroi et ont réussi à repousser les Prussiens dans les villages surplombant la ville. Dans le courant de l'après-midi, deux divisions du corps du général Reille passent à leur tour la Sambre et avancent vers le nord et Bruxelles : les divisions Jérôme et Bachelu. Le corps prussien de Ziethen mène un combat d'arrière-garde en reculant vers Gosselies. A 20 heures, Napoléon installe son quartier général à Charleroi.

Contrairement à Wellington, le compétent major-général Constant-Rebecque, chef d'état-major du prince d'Orange au grand quartier général néerlandais à Braine-le-Comte, a très tôt pressenti l'importance du carrefour des Quatre-Bras, et que Napoléon va chercher à s'en emparer au plus tôt. Aussi, dès l'annonce du retrait des Prussiens, ce 15 juin, devant l'avance française mais aussi à Binche, Constant-Rebecque a pris les dispositions suivantes : la 1^{re} brigade (Bylandt) de la 2^e division belgo-néerlandaise (Perponcher) gardera la route de Binche à Nivelles tandis que la 2^e brigade (Saxe-Weimar) se chargera de celle de Charleroi à Bruxelles, et sera stationnée aux Quatre-Bras.

Saxe-Weimar arrive sur place dans l'après-midi. En face, l'avant-garde française, formée de la cavalerie légère de la Garde impériale) arrive à Frasnes en début de soirée et lance une reconnaissance des Quatre-Bras. Une escarmouche s'ensuit et le commandant français, le général Lefebvre-Desnouettes, surestime la force des troupes de Nassau — mercenaires combattant pour les Pays-Bas — qui lui sont opposées et considère que la tombée prochaine de la nuit ne permettra pas de prendre le contrôle du carrefour avant le lendemain. Il se retire et en réfère à Ney.

De son côté, Constant-Rebecque, une fois informé, commande à Saxe-Weimar de tenir son poste à tout prix, et en réfère aussitôt, le soir même, au prince d'Orange, alors à Bruxelles. À peu près au même moment, Wellington vient de recevoir l'information de la retraite prussienne, et a actualisé ses ordres précédents en conséquence (les after orders). Cette actualisation prescrit aux troupes néerlandaises de quitter Quatre-Bras pour Nivelles, ce qui laisse le carrefour aux Français et menace de rompre la liaison entre les armées anglo-néerlandaise et prussienne. Wellington, lorsqu'il reçoit la nouvelle de l'accrochage des Quatre-Bras, ne change pas ses ordres immédiatement.

Ce soir-là, il y a un bal en l'honneur de la Duchesse de Richmond et il est hors de question que les officiers britanniques n'y participent pas. Wellington s'y rend donc avec son état-major mais demeure attentif à l'évolution de la situation. De Bas et De T'Serclaes de Wommersom - tome I 1908, p. 403-431. Pendant ce temps, les after orders destinés aux divisions néerlandaises continuent leur bonhomme de chemin et parviennent à Constant-Rebecque, à Braine-le-Comte autour de 22h du 15 juin. Quand il les lit, il comprend que Wellington n'a pas saisi la gravité de la situation. Pour ne pas contredire le général en chef, il se résout à « interpréter » les ordres. Ainsi, au lieu de les éloigner des Néerlandais des Quatre-Bras, il rapproche la 3^e division (Chassé) à Nivelles et place la division de cavalerie du général Collaert derrière La Haine. Verbalement, il prescrit au général Perponcher de tenir les Quatre-Bras à n'importe quel prix. C'est cette initiative qui permettra aux alliés, le lendemain 16 juin, de tenir le carrefour et donc d'empêcher que l'armée prussienne ne soit prise à revers par les troupes de Ney et sans doute détruite.

Côté français, les choses ne sont pas claires. Ney, à qui est confié le commandement de l'aile gauche de l'armée impériale (1^{er} (d'Erlon) et 2^e corps (Reille) plus la division de cavalerie légère de la Garde impériale, est un arrivé de la dernière minute : l'Empereur lui a fait écrire le 13 que, s'il voulait combattre à ses côtés, il veillerait à être présent à la première bataille.

Ney a rallié immédiatement la frontière et Napoléon à Charleroi le soir du 15 juin 1815. Ney n'a donc pas seulement à improviser son commandement, ses relations avec ses subordonnés, mais également à deviner le sens de ses ordres de l'empereur.

Le déploiement des Alliés

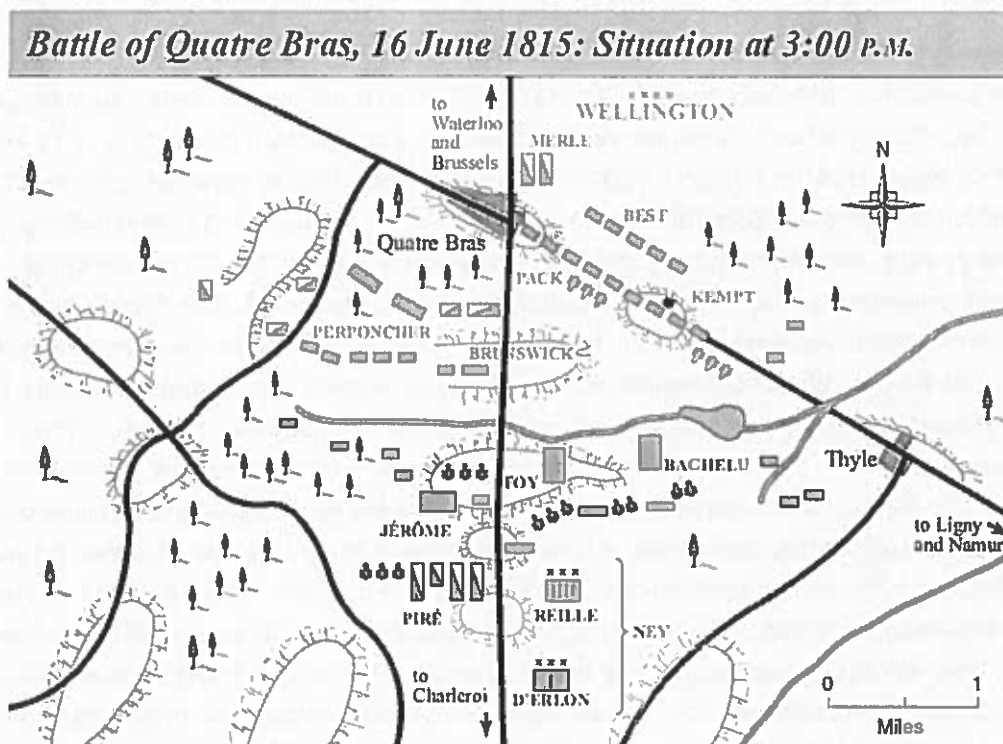
Le général Perponcher, dirigeant de la 2e division néerlandaise avait réussi à regrouper presque toute sa division — 7 000 hommes — aux Quatre-Bras tôt dans la matinée du 16 juin. Seul le 7e de ligne se trouvait encore à Nivelles avec le commandant de la brigade, Bylandt, mais ce régiment devait rallier le carrefour dès que possible. Car en se mettant en route à deux heures du matin, et ainsi que le rapporte le chef de l'état-major de la 2e division, le colonel Van Zuylen (en) : « Le 16 juin – S.E. [Son Excellence, alias Perponcher], partit avec le 27e bataillon de chasseurs et le 8e bataillon de milice nationale pour les Quatre-Bras. Au moment où il sortait de Nivelles, S.E. rencontra un détachement de cinquante hussards prussiens du 2e régiment de Silésie, coupés de leur corps. N'ayant pas de cavalerie à sa disposition, il fit au [commandant] la proposition de l'accompagner, ce que cet officier accepta avec empressement. Durant la marche vers les Quatre-Bras [Perponcher] amena à sa suite les compagnies qui avaient été détachées sur la route par les deux bataillons. Il arriva de sa personne, aux Quatre-Bras, à trois heures et demie, tandis que les troupes y furent rendues à quatre heures⁸ ». Sur place, Perponcher prend les dispositions suivantes. Concernant l'infanterie, les chasseurs du 27e bataillon sont placés en première ligne, à gauche de la chaussée de Charleroi, les deux compagnies de flanc de ce bataillon à gauche. Le 8e bataillon de milice est placé en réserve au centre, derrière le hameau des Quatre-Bras. Le 2e bataillon du 2e régiment de Nassau (que viendra soutenir, vers midi, le 3e bataillon), est positionné sur les hauteurs, près de la chapelle de Frasnes : l'une de ces compagnies garde le hameau, les deux autres la lisière du bois de Bossu. De cette façon, le bataillon commande tout le bois. À six heures, deux compagnies de chasseurs se sont portées à la hauteur de la chapelle de Frasnes elle-même afin de la disputer à l'ennemi, cependant que deux compagnies du 27e chasseurs se postaient plus loin à gauche et que les tirailleurs gagnaient la lisière du Bois de Villers-Perwin pour observer l'ennemi. Le 7e bataillon de ligne venait se placer à droite de ce bois que le 7e de milice investissait.

Enfin, le 5e de milice se postait à gauche de la chaussée de Charleroi avec mission de garder la ferme de Gémioncourt. Quant à l'artillerie, deux canons de deux livres et un obusier de l'artillerie à cheval (capitaine Bijlevelt) se sont placés sur la route de Frasnes tandis qu'un obusier et un canon de six livres se postaient sur le côté droit de cette route et que les trois autres canons de six se positionnaient sur la chaussée de Namur. Les deux obusiers et quatre canons de six livres de l'artillerie à pied (capitaine Stevenart) se placèrent avant le hameau, deux canons soutenant l'aile droite de la première ligne.

L'arrivée de Wellington

Vers sept heures, le duc de Wellington et le prince d'Orange quittent Bruxelles. Wellington prescrit à son chef de l'état-major, le colonel DeLancey (en), de lui dresser un état de la position actuelle de toutes les unités de l'armée qu'il commande. Malheureusement, l'état-major est débordé par les trois flux d'ordres de la veille et DeLancey n'a qu'une vague idée de ces positions. Pire, beaucoup de ses ordres ne sont pas arrivés à destination, et les unités concernées n'ont pas bougé, ou ne l'ont fait de leur propre initiative que tardivement. Ce dysfonctionnement explique en grande partie les retards vécus par l'armée anglo-alliée aux Quatre-Bras.

Le duc lui-même rencontre la division Picton à proximité du Mont Saint-Jean, toujours en attente, et doit ordonner lui-même à Picton de faire mouvement vers le carrefour. Il est dix heures, ce 16 juin, quand Wellington et le prince arrivent aux Quatre-Bras. Là, il est informé de l'attaque exploratoire menée par la cavalerie française et approuve les dispositions prises par Perponcher, qui reçoit même les compliments du général en chef. En fin de matinée, il gagne Ligny pour une conférence avec Blücher sur la bataille à venir avec Napoléon, laissant le prince d'Orange en charge aux Quatre-Bras.



Positions des troupes pendant la bataille de Quatre Bras, le 16 juin 1815

L'arrivée des Français et face-à-face des belligérants

Pendant ce temps, Ney attendait toujours les corps d'Erlon et Reille, le premier rassemblant ses troupes éparées autour de Gosselies et le second autour de Frasnes. Pendant ce temps, Napoléon ordonnait au comte de Valmy, le général Kellermann, de rejoindre Ney avec toute sa cavalerie lourde. Vers midi enfin, Reille, toujours à Frasnes, était prêt à faire route vers les Quatre-Bras. L'infanterie de Bachelu et la cavalerie de Piré formeraient l'avant-garde, suivie par les divisions d'infanterie Foy et prince Jérôme. C'est autour de 14 heures que l'avant-garde française aperçoit les positions néerlandaises. Face à l'aile gauche française se trouvent, dans le bois de Bossu, outre les six canons du capitaine Stevenart, le 1er bataillon du 2e régiment de Nassau, le 8e de milice, et le 1er bataillon du 28e régiment de ligne, ou régiment Orange-Nassau, qu'on appelait le plus souvent ainsi pour le distinguer du 28e régiment britannique, de la division Picton. Les deux fermes de Pierrepont sont tenues par le régiment Orange-Nassau. Face à la droite française se trouve le 27e chasseurs, qui tient les fermes de Gemioncourt et de Piraumont, mais aussi la ferme de "Paradis", sur la route Nivelles-Namur, et couvre ainsi un front de 1 000 mètres, ce que Ney, présent sur place depuis 13h45, ne manque pas de remarquer.

Il décide donc de faire de la ferme de Gémioncourt son objectif majeur, puis le bois de Bossu qu'il ne pense pas être occupé, malgré la mise en garde de Reille, plus sensible aux "pièges britanniques".

Les premières attaques françaises

Tandis que la division Jérôme — 7 800 hommes et huit canons — est enfin partie de Gosselies mais ne pourra participer au combat que vers 16 heures, au mieux, le général Reille emmène la brigade Jamin de la division Foy et les brigades de Husson et Campi de la division Bachelu en trois colonnes. Les lanciers et les chasseurs à cheval de Piré flanquent la brigade Campi sur sa droite. Arrivée à hauteur de la ferme Lairalle, la brigade Jamin, dirigée par le général Foy lui-même, tourne à gauche vers le bois de Bossu et attaque la ligne des chasseurs du 27^e, les deux brigades de Bachelu continuant à droite vers Pireaumont où ils refoulent les autres compagnies de chasseurs néerlandais. Foy fait déployer ses batteries, qui ouvrent le feu contre celles de Bijlevelt et Stevenart, avec un résultat dévastateur : Stevenart est tué, sa batterie dévastée, et Bijlevelt forcé de retirer au nord de Gémioncourt, laissant un obusier aux Français.



La Prince d'Orange aux Quatre Bras

Pendant ce temps la brigade Gauthier de la division Foy attaque la lisière méridionale du bois de Bossu, repoussant les bataillons de 1^{er} Orange-Nassau et le 8^e de milice à l'intérieur du bois avant que Saxe-Weimar ne lance une contre-attaque à la baïonnette et ne reprenne la partie du bois que les Français viennent d'occuper. Vers 16 heures, le prince d'Orange vint renforcer Saxe-Weimar avec le 2^e Orange-Nassau : la division du prince Jérôme est alors en train d'investir le bois avec vigueur. À un contre quatre, Saxe-Weimar doit reculer. Il le fait pas à pas, en bon ordre, et vient prendre position au nord, à l'ouest, et sur la route de Houtain-le-Val.

À la ferme de Gémioncourt, le 5^e de milice du lieutenant-colonel Westenberg a été attaqué par la brigade Jamin, soutenue par les lanciers de Piré, qui les a refoulés dans la ferme emmurée qu'ils doivent bientôt évacuer. Vers 15 h 15, la position de la division Perponcher est critique. Elle affronte 17 000 fantassins, 4 700 cavaliers et 62 canons, subit de lourdes pertes et n'a reçu aucun renfort¹⁵. Wellington, qui revient de Ligny à ce moment, constate avec inquiétude qu'aucune unité britannique n'est encore arrivée. Celles qui ont fait mouvement de leur propre initiative se sont vues ralenties dans le gigantesque embouteillage des troupes alliées sur la route de Braine-le-Comte à Nivelles.

Les renforts alliés et contre-attaque néerlandaise sur Gémioncourt

Vers 15 heures, la brigade de cavalerie légère belgo-néerlandaise du général Van Merlen vient d'arriver de Binche où, avant le 15 juin, elle a été cantonnée en mission de reconnaissance. Peu après, ce sont les premiers éléments de la division Picton qui arrivent de Bruxelles. Van Merlen apporte 1 000 cavaliers et deux pièces d'artillerie à cheval. Il place ses hussards (Boreel) et dragons (Mercx) au sud de la chaussée de Namur en deux lignes. Picton amène quant à lui les brigades écossaise et anglaise de Pack et Kempt, soit huit bataillons, qui se déploient aussitôt sur la route de Namur, leur droite touchant le hameau de Quatre-Bras, la gauche s'appuyant sur la ferme de Haute-Cense. Peu de temps après, c'est au tour de la brigade hanovrienne du colonel Best de se présenter. Elle se positionne derrière ces brigades britanniques. Ces renforts viennent de porter l'effectif des alliés à 15 000 fantassins, 1 000 cavaliers et vingt-sept canons.

Motivés par ces renforts, les miliciens du 5e repartent à l'assaut de la ferme de Gémioncourt et en chassent à la baïonnette les hommes de Jamin. Ils sont immédiatement attaqués par les chasseurs à cheval du colonel Faudouas, mais les reçoivent avec sang-froid. Leurs tirs nourris contraignent les cavaliers français à s'enfuir en désordre. Les jeunes soldats du 5e, secondés par les débris du 27e chasseurs, plus tôt malmené par les soldats de Jamin, s'illustrent : ils accueillent à présent les lanciers de Galbois comme ils l'ont fait avec les chasseurs à cheval. Vient le prince d'Orange, sur Vexy, sa monture préférée. À peine a-t-il félicité ses hommes qu'il voit venir sur la ferme l'arrivée d'une colonne de cavalerie et d'infanterie françaises. Il ordonne aussitôt à Merlen de les engager et se met lui-même à la tête de ses miliciens pour les mener contre la colonne de Foy. L'affaire, cette fois, est plus ardue et les Néerlandais sont à nouveau forcés d'évacuer Gémioncourt .

Les déboires de la cavalerie belge

Avec maladresse, les hussards de Boreel viennent attaquer la colonne Foy et sont facilement repoussés par les chasseurs à cheval de Simonneau. Les voilà maintenant poursuivis par les lanciers de Jacqueminot. Dans son élan, la cavalerie française se jette sur ce qui reste des batteries de Stevenart et Bijlevelt, et sur le bataillon du 5e de milice en retraite. Le prince d'Orange, enveloppé par la charge de la cavalerie française ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Les dragons belges du colonel Mercx, voyant les hussards néerlandais repoussés, se lancent au galop contre les chasseurs à cheval français. Dans le choc, ils retrouvent d'anciens camarades de régiment, le 6e régiment de chasseurs à cheval français, auquel ils ont appartenu quelques mois plus tôt, au moment où les Belges sont encore dans les rangs de la Grande Armée. Appelés par les Français à désertre et à rejoindre l'armée impériale, les Belges sont demeurés côté allié. Pour l'instant, ils reculent, et viennent chercher protection auprès d'un bataillon d'infanterie écossais de la division Picton. Mais les pauvres Belges, qui n'ont pas été pourvus de nouveaux uniformes et portent leur ancien uniforme français, sont pris pour des ennemis, et les Écossais les accueillent à coups de fusil. Les chevaux s'effondrent.

La situation générale des deux camps

Il est 16 heures environ, et voici venir le corps du duc de Brunswick, qui vient se placer près du bois de Bossu, là où le ruisseau de Gémioncourt débouche du bois. Avec tous ces renforts, le centre allié, et notamment le centre-droit, est renforcé.

Cependant, les Français sont sur la rive du ruisseau et s'apprêtent à monter à l'assaut du carrefour. Les forces sont à présent plus ou moins égales. Ney, qui n'a reçu aucun renfort, compte sur l'arrivée du corps de d'Erlon, qui remonte de Gosselies, soit près de 19 000 fantassins, 1 500 cavaliers et 46 canons.

C'est alors qu'il reçoit un ordre de Napoléon, envoyé par le maréchal Soult, chef d'état-major général en l'absence du maréchal Berthier. L'ordre est daté de 14 heures — la distance entre Fleurus et les Quatre-Bras par Gosselies est d'environ 18 km —, et ordonne au « Brave des braves » de refouler « [...] tout ce qui est devant vous, et qu'après l'avoir vigoureusement poussé, vous vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le corps dont je viens de vous parler [Blücher]²² ». De Bas et Wommersom continuent : « Eclairé désormais sur les intentions de Napoléon, le maréchal Ney comprit enfin qu'il devrait à tout prix se rendre maître de l'intersection des chaussées de Bruxelles et Namur et prit en conséquence les dispositions pour diriger contre ce point une attaque énergique. Il ordonna au général Bachelu de déboucher au-delà de Pireaumont pour attaquer l'aile gauche de l'ennemi, à la brigade de Jamin de seconder cette attaque en longeant à l'est la chaussée de Charleroi. Cinq batteries [42 canons] devaient préparer le mouvement offensif en prenant position».

De son côté, Wellington décide de tenter de déséquilibrer Ney en faisant avancer le corps du duc de Brunswick à Gémioncourt et le faisant lier avec les Néerlandais, toujours dans le bois de Bossu. Dans le même temps, il ordonne à Picton de faire avancer ses brigades en ligne pour soutenir le mouvement des Brunswickois. Il espère ainsi briser les colonnes d'assaut de Bachelu, qui approchent, et regagner une partie du terrain perdu plus tôt dans la journée par les Néerlandais. Cachés par les plants de seigle de plus de six pieds de haut, les hommes de Picton fusillent les Français à courte portée et les poursuivent à la baïonnette. Mais, sous le feu de l'artillerie impériale et la menace des lanciers français et d'une batterie d'artillerie montée dételant à proximité, ils doivent reculer à leur tour et revenir sur leurs positions initiales.

La mort du duc de Brunswick et charge de Piré

Sur le flanc droit allié, soit la gauche française, le duc de Brunswick a avancé jusqu'au bois de Bossu, protégé par les seigles. Les Néerlandais de Saxe-Weimar se trouvent encore dans le bois, mais, en l'attente des troupes qui doivent les remplacer sur place, reculent devant les tirailleurs de Jérôme. Les Brunswickois avancent encore en colonnes quand les Français en sortent, poussant devant eux les Néerlandais. La colonne ne réalise la situation que trop tard, quand ils sont pris, sur leur flanc, par le feu des tirailleurs français. C'est la confusion chez les hommes du duc de Brunswick. C'est alors que survient la cavalerie française. Le duc veut s'y opposer avec sa cavalerie quand il est mortellement touché par une balle de mousquet français. La progression des Brunswickois est stoppée, et c'est le sauve-qui-peut.

Ney sent que le moment est opportun et ordonne à Piré de monter à l'assaut du carrefour avec deux brigades sur chacun des côtés de la chaussée de Charleroi. Wellington a rallié la cavalerie brunswickoise et le reste de la brigade Merlen, et tente de s'opposer à la charge française, mais en vain.

La cavalerie alliée est repoussée derrière le carrefour. Le duc de Wellington lui-même est contraint de se réfugier dans un carré écossais, faisant sauter son cheval au-dessus de la tête de ses soldats.

Les hommes de Picton et les Brunswickois ont formés des carrés, et tirent sur les cavaliers de Piré qui font des dégâts mais doivent se retirer.



Les Brunswickois aux Quatre Bras, 1815, par Richard Knötel, 1899

Il est maintenant 17 h environ. Pour Wellington, le pire est passé. De nouveaux renforts arrivent continuellement : d'abord les brigades de tête de la division Alten, celles de Kielmannsegge et de Halkett. L'infanterie alliée a déjà 20 000 hommes environ, dont une majorité de frais, contre les mêmes combattants de Ney. Puis, une heure plus tard, la division de la garde du général Cooke (en) arrive sur place. Wellington a maintenant la supériorité numérique. C'est alors qu'un messager prussien se présente, porteur d'un message urgent du général Gneisenau, le chef d'état-major de Blücher. Les Prussiens ont débuté la bataille de Ligny ce même après-midi vers 15 h, contre le gros de l'armée de Napoléon, et sont en train de perdre. Gneisenau demande à Wellington qu'il retienne au moins Ney aux Quatre-Bras. Wellington promet de faire de son mieux.

La charge des cuirassiers de Kellermann

Côté français, Napoléon a, à 15 heures, écrit à Ney pour l'informer qu'il a besoin du corps de d'Erlon pour parachever la victoire attendue à Ligny. C'est une mauvaise nouvelle pour Ney, qui compte sur ce corps frais pour emporter les Quatre-Bras et vaincre Wellington. À présent, il sait ses hommes fatigués, l'élan de son assaut retombé, et est désormais conscient de son infériorité numérique. Il n'est plus question de prendre le carrefour ni de vaincre les Alliés, mais seulement d'éviter de reculer et d'exposer l'Empereur à la jonction des armées de Wellington et de Blücher. Ney, qui vient d'apprendre que le corps du comte d'Erlon a quitté la route de Charleroi et se rapproche du champ de bataille de Ligny, est en plein doute. Il craint de ne pas tenir, et il envoie une estafette pour faire rappeler d'Erlon, malgré l'ordre impérial.



Bataille des Quatre Bras, le 16 juin 1815, par Elizabeth Butler : le 28th (North Gloucestershire) Regiment of Foot, reconnaissable à son shako « tuyau de poêle », a formé le carré d'infanterie contre la cavalerie française. D'autres corps britanniques (comme la fameuse Black Watch écossaise), soudainement attaqués par la cavalerie française, n'auront pas le temps de former le carré et seront dispersés.

Pendant que Wellington s'occupe d'améliorer sa position en lançant la brigade Kielmannsegge sur la ferme de Piraumont et que le prince d'Orange ordonne à la brigade Halkett de se déployer en ligne pour soutenir Picton, Ney, en attente de d'Erlon, fait chercher les cuirassiers du général Kellermann laissés en réserve à Frasnes. « Prenez votre cavalerie, jetez-vous au milieu des Anglais. Écrasez-les, passez-leur sur le ventre ! » lance le maréchal à son subordonné. Un millier de cavaliers bardés de fer s'élancent maintenant sur la brigade Halkett, surprennent le 69^e régiment d'infanterie qui ne parvient pas à former le carré à temps, lui prennent ses drapeaux et renversent également les 73^e et 33^e régiments d'infanterie, dont les hommes s'enfuient dans le bois de Bossu. Kellermann, toutefois, ne parvient pas à prendre le carrefour, notamment à cause de deux bataillons brunswickois qui ont formé le carré au-dessus du carrefour sur les ordres de Wellington et de la batterie d'artillerie à cheval du major Kullmann qui y a accueilli les cuirassiers à coups de mitraille. Kellermann a son cheval tué sous lui et doit attraper la bride des montures^{Note 13} de deux de ses hommes et regagner les lignes françaises ainsi, en équilibre précaire. La charge suivante de Piré ne rencontre pas plus de succès.

La fin de la bataille

Il est environ 18 h 30. La division des gardes de Cooke continue à arriver, portant l'armée de Wellington à 36 000 fantassins et 50 canons. À deux contre un et avec la parité dans les canons, Wellington décide de passer à l'offensive. Il reste deux heures et demies de clarté. Les Gardes entrent dans le bois de Bossu, mais ont besoin de deux heures pour le dégager, car les Français ont disputé chaque bâtiment et chaque bosquet. Au coucher du soleil, à 21 heures, la bataille s'achève avec la nuit. Ney se retire en bon ordre à Frasnes, laissant le champ de bataille à Wellington. Les Alliés y passent la nuit.

Conséquences et analyse

L'auteur britannique Hamilton-Williams est d'opinion que Wellington a gagné la journée tactiquement, mais l'a perdue stratégiquement. Par contre, Blücher a perdu à Ligny et fait retraite, même si celle-ci se fait en bon ordre. Il va être poursuivi par Grouchy. Mais Wellington ne le sait pas encore au soir du 16 juin 1815. Vers 23 heures, le général en chef anglais envoie le prince d'Orange à Braine-le-Comte pour faire une évaluation de la situation et rapporter du quartier général la carte générale de campagne qu'il a demandée. Il dort à Genappe, se lève tôt le lendemain matin, et retourne aux Quatre Bras avant le lever du soleil. Il pense qu'il va devoir battre Ney ce jour-là, puis marcher à Ligny pour soutenir les Prussiens dans leur lutte avec Napoléon. Mais si Ney recevait le renfort d'un autre corps, un retrait stratégique pourrait être nécessaire. À tout hasard, Wellington rédige donc des ordres en ce sens vers 9 heures. Vers 10 heures, le prince d'Orange revient de Braine et le colonel Gordon, aide de camp de Wellington, du camp prussien, qui lui rapporte la nouvelle de la défaite de Blücher à Ligny et sa retraite, douze heures plus tôt. C'est décidé : l'armée anglo-néerlandaise va lever le camp et se replier sur Mont Saint-Jean, comme convenu avec Blücher dans l'éventualité d'une défaite ce 16 juin sur la ligne de la Chaussée de Namur. Rien n'est perdu pour les Alliés : ils contrôlent encore les quatre itinéraires possibles que Napoléon pouvait emprunter pour gagner Bruxelles (Tournai/Ath, Mons-Braine-Nivelles, la chaussée de Charleroi, et la route Wavre-Bruxelles). Si Napoléon veut entrer dans Bruxelles, il devra accepter la bataille à Mont Saint Jean (Waterloo).

Ni Ney à Frasnes, ni Napoléon à Ligny, ne pensaient que Wellington ferait une retraite stratégique. En fait, Napoléon espérait que Ney saurait tirer Wellington vers le bas aux Quatre-Bras, jusqu'à ce que le gros de l'armée française puisse le rejoindre. Dans ce cas, les Quatre-Bras seraient devenus un piège dont Wellington n'aurait pu s'échapper.

Ce 17 juin 1815, Lord Uxbridge est chargé de l'arrière-garde alliée aux Quatre-Bras et parvient à masquer habilement le départ du gros de l'armée alliée. C'est une mauvaise surprise pour Napoléon qui fait poursuivre Lord Uxbridge, qui tient habilement les Français à distance pendant le reste de la journée, tout en reculant vers le Nord sous les trombes d'eau qui s'abattent sur la région. La poursuite prend fin pour Napoléon à l'auberge de la Belle-Alliance, ce soir du 17 juin 1815. Le lendemain sera le jour de sa dernière bataille.

Les suites de la bataille

Contrairement à la bataille de Ligny, la bataille des Quatre-Bras n'était pas un exercice de génie militaire dans laquelle les généraux ont essayé d'atteindre le Saint Graal de l'encercllement comme celle de "Cannes", que Napoléon a presque réussi à le faire à Ligny (après Gneisenau avait d'abord essayé de le faire). Quatre-Bras était simple travail pénible, comme la plupart des batailles de Wellington. Mais c'est le résultat qui compte. Le "match nul" des Quatre-Bras permet à chacun des adversaires de tirer un avantage : les Français accèdent à la route du nord et de Bruxelles, établissent la sûreté de leurs communications arrières sur la Chaussée de Namur, tandis que les Alliés ont permis aux Prussiens de se retirer de Ligny battus mais en bon ordre, et aptes à rejoindre, comme convenu, l'armée de Wellington sur les hauteurs de Waterloo. Les deux camps ont, malgré tout, limité les conséquences néfastes que les retards dans l'émission ou la transmission des ordres, ou dans leur mise en œuvre, auraient pu engendrer.

Stratégiquement, les Quatre-Bras permettent la victoire alliée de Waterloo car l'échec de l'enveloppement de l'armée prussienne par les troupes de Ney, et notamment par le corps de d'Erlon, permettent à Blücher de quitter Ligny avec peu de dommages, et avec une bonne demi-journée d'avance sur Grouchy que Napoléon lancera tardivement à sa poursuite. Cette avance, Grouchy ne la rattrapera pas, et l'armée prussienne tombera sur le flanc et l'arrière droite d'une armée française qui pouvait encore prétendre, à cette heure, à la victoire.



Monument en l'honneur de la bataille

La Garde impériale (Premier Empire)

La Garde impériale fut créée par Napoléon Bonaparte le 28 floréal an XII (18 mai 1804) à partir de l'ancienne Garde des consuls.

Mais alors que cette dernière n'était qu'une simple unité assurant la protection du gouvernement à l'intérieur, la Garde impériale devint un corps d'armée d'élite, d'un effectif double et entièrement dévoué à la personne de Napoléon.

La Garde impériale constitua la force sur laquelle Napoléon pouvait s'appuyer en toutes circonstances. Composée des plus valeureux soldats de l'armée, son effectif ne cessa d'augmenter. De 9 798 hommes en 1804, elle atteint celui d'une armée, 112 482 hommes en 1814, placée sous les ordres directs de l'Empereur. Elle est finalement divisée en Jeune, Moyenne et Vieille Garde, chacune possédant leurs unités de cavalerie (dont les chasseurs à cheval au célèbre uniforme vert), d'artillerie et d'infanterie, dont les célèbres grenadiers.



Napoléon passant la garde en revue à la bataille d'Iéna le 14 octobre 1806

La genèse

Ce corps servait à l'origine de garde particulière aux gouvernements de la période révolutionnaire (Garde du Directoire) puis aux Consuls (Garde Consulaire) et enfin à l'Empereur (Garde Impériale). Elle était à l'origine constituée de Grenadiers à pied, à cheval et de quelques unités d'artillerie. À la suite de l'intervention de Lucien Bonaparte, elle se rallia à Napoléon lors de son coup d'État du 18 Brumaire.

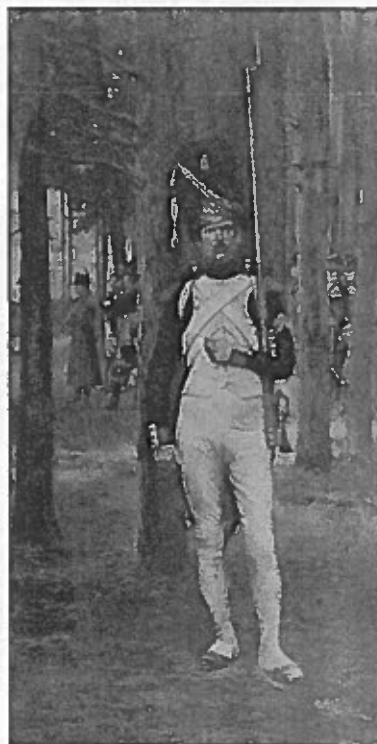
La Garde devant servir de modèle à l'armée, elle se transforma en unité combattante d'élite et devint la réserve ultime de l'armée. Elle est utilisée, en dernier ressort, pour donner le coup de grâce ou débloquer une situation périlleuse, à l'instar de la Garde prétorienne romaine.

La mission

La mission principale de la Garde était la protection de l'Empereur, mais rapidement la Garde est devenue une unité combattante. Réserve de l'armée, elle forme son épine dorsale. Servant de modèle à l'armée, elle doit être irréprochable. Passivement, elle encadre également les autres troupes, et renforce la cohésion au sein de toutes les unités par sa seule présence et son comportement. Elle est le ciment de la Grande Armée.

La Garde accompagne l'Empereur dans ses déplacements en campagne. Il n'est pas rare de la voir à marche forcée sur les traces de l'Empereur pour le rejoindre à tel ou tel bivouac prévu.

Quand Napoléon couchait au milieu de ses troupes, c'était invariablement au milieu de la Garde. La Garde possède un uniforme plus prestigieux et de meilleure coupe, ainsi qu'un armement qui lui est propre. La solde y est supérieure, la nourriture meilleure. Elle est prioritaire en ravitaillement pendant les campagnes. Et en temps de paix, elle a souvent le privilège de cantonner à Paris. Elle a son propre corps de musiciens. Au combat, la Garde porte la Grande Tenue (sauf à Waterloo).



Grenadier de la vieille garde par Édouard Detaille

La formation et le recrutement

La Garde impériale est constituée au début de l'Empire par décret impérial du 10 thermidor an XII (29 juillet 1804), la Garde consulaire devient la Garde impériale, créée officieusement dès le 19 mai. Elle comprendra deux régiments, un de grenadiers et un de chasseurs. Chacun de ses régiments était composé de trois bataillons ; deux bataillons de garde et un bataillon de vélites, et organisé comme suit :

Chaque bataillon de Garde est constitué de 8 compagnies comprenant chacune : 1 capitaine, 2 lieutenants en premier, 2 lieutenants en second, 1 sergent-major, 4 sergents, 1 fourrier, 8 caporaux, 2 sapeurs, 80 grenadiers ou chasseurs et 2 tambours.

Le bataillon de vélites est constitué de 5 compagnies comprenant chacune : 1 premier lieutenant, 1 second lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents, 1 fourrier, 8 caporaux, 172 vélites et 2 tambours. L'encadrement est assuré par des colonels et généraux en premier et en second. À sa tête un général d'armée ou un maréchal d'Empire.

Le vélite est un futur garde, il est destiné à être versé dans les effectifs des deux premiers bataillons si besoin est, et formera son encadrement (départ pour les vétérans de la Garde, pertes subies, mutations, promotions ou exclusions).

Une taille minimale est imposée, environ 1 m83 pour les grenadiers et 1 m73 pour les chasseurs (cela est valable aussi pour les unités de cavalerie).

Il fallait un minimum de 10 ans de service pour entrer au 1er régiment de grenadiers à pied de la Garde impériale, et 8 pour le second, ainsi qu'avoir eu au cours de combats un comportement irréprochable, être de bonne moralité et savoir lire et écrire. Bien que cette dernière consigne semble avoir été quelquefois oubliée, elle est néanmoins une condition d'entrée. Pour les officiers, deux ans sont ajoutés à chaque critère. La valeur de ces régiments provient ainsi des rigoureuses conditions de recrutement. Les soldats sont admis dans la Garde pour leurs qualités de soldat, non par qualité de naissance ou par népotisme.



Boucle de ceinture d'officier de la Garde

La discipline au sein de ce corps est dure, mais humaine. Une sanction d'expulsion vers la ligne est définitive. Chaque garde obtient le grade supérieur dans la ligne. Un caporal de la Garde, par exemple, est caporal-chef dans la ligne.

Les châtiments corporels y sont interdits, les gardes se vouvoient et s'appellent « Monsieur ». Le port de la moustache « en crosse de pistolet » est obligatoire, ainsi que celui des pattes ou favoris. La moustache est cependant rasée pendant les quatre mois d'hiver. Les sapeurs portent la barbe. La Vieille Garde porte les cheveux longs en deux tresses nouées sur la nuque et poudrées de blanc/gris, attachées avec un cordonnet frappé d'une grenade d'argent ou à l'Aigle. Les cheveux poudrés blancs virant au gris ont contribué à son appellation « Vieille » Garde. Chaque soldat de la Vieille Garde porte, à chaque oreille, un anneau d'or de la taille d'un écu.

Outre la Vieille Garde on trouve aussi la Moyenne Garde constituée en 1806 avec les vélites de la Garde et composée de fusiliers grenadiers et de fusiliers chasseurs, puis la Jeune Garde créée en 1808, composée de tirailleurs (futurs grenadiers) et de voltigeurs (futurs chasseurs), unités destinées à servir de pépinière à la Vieille Garde. La Moyenne Garde est plus exposée au combat que ses aînés.

Quant à la Jeune Garde, elle y est engagée sans précautions particulières, et presque systématiquement ; ils formeront la future Vieille Garde et doivent donc être des combattants expérimentés. À Waterloo, la Moyenne Garde n'existe plus car elle est officiellement intégrée à la Vieille Garde. Néanmoins, ils sont toujours appelés Moyenne Garde par les autres troupes.

Tous les officiers de la Garde sont de Vieille Garde, les sous-officiers montent d'un cran dans la hiérarchie, un sous-officier de la Jeune Garde faisant partie de la Moyenne Garde, et ainsi de suite.

Notons que Napoléon veillait soigneusement à ce que rien ne soit écrit sur la Garde impériale. Même le journal militaire officiel ne publia jamais une seule ligne sur elle. Ainsi, l'ennemi pouvait difficilement en pénétrer la nature, ou en savoir la composition.

Les combats de la Garde

La Garde impériale, unité prestigieuse, sert de réserve dans les batailles : elle n'est engagée qu'au moment décisif, ou même mieux, ne combat pas. Ainsi, de nombreux bulletins de victoire se terminent par les mots « La Garde n'a pas donné ».

La campagne d'Autriche

En 1805 en Allemagne, la Garde mène des combats sporadiques, combattant à Elchingen. À Langenau, les chasseurs à cheval chargent la division Werneck à 400 contre 1 500. À Nuremberg, les chasseurs à cheval s'emparent d'un parc d'artillerie tandis que les grenadiers marchent en tête portant chacun un drapeau pris à l'ennemi, conséquence directe de la reddition d'Ulm.

À Austerlitz, la Garde à pied ne donne pas contrairement à l'artillerie et la cavalerie. Les grenadiers à cheval exécutent une charge contre la Garde impériale russe et font prisonnier le prince Reprine, commandant de cette dernière. Il y a au total 3 officiers (parmi lesquels le colonel Morland des chasseurs à cheval) et 22 sous-officiers et soldats tués ou mortellement blessés.

La campagne de Prusse



Grenadier à cheval à la bataille d'Eylau

La Garde ne donne pas lors de la campagne de Prusse. À Eylau, le général Dalhmann, qui a succédé à Morland à la tête des chasseurs, est tué lors d'une charge. Le général Lepic traverse avec ses grenadiers à cheval plusieurs fois les rangs des grenadiers russes. Malgré tout, les Russes progressent vers l'église d'Eylau où Napoléon se tient avec son état-major. Napoléon ordonne aux 2e Chasseurs et 2e Grenadiers de les attaquer. C'est à ce moment que le général Dorsenne qui les commande crie à un grenadier qui voulait se servir de son arme : « Grenadiers, l'arme au bras ! La vieille garde ne se bat qu'à la baïonnette. »

La Garde arrête les Russes. Ney qui arrive tardivement sur le champ de bataille permet de remporter la victoire.

La campagne d'Espagne

En 1810-1811, la jeune Garde est engagée dans de nombreux combats contre les Espagnols, à Luzzara, à Acedo, Santa Cruz ou Fort Mayor. La mission de la jeune Garde est d'assurer la tranquillité sur le Douro, de protéger la Navarre et les communications sur Valladolid.



Chasseurs de la Vieille Garde v. 1811

La campagne d' Autriche

Nouvelle campagne d'Allemagne, à Essling, l'Empereur est touché à la jambe, le général Walther qui commande la Garde lui dit : « Sire, retirez-vous ou je vous fais enlever par mes grenadiers. » Alors que la bataille est indécise, le général Mouton à la tête des tirailleurs de la Jeune Garde surgit sur les Autrichiens qui menaient une attaque à l'ouest. Cette petite victoire permet de faire retraite. À Wagram, l'artillerie de la Garde enfonce le centre autrichien et permet au maréchal Macdonald de s'y engouffrer.

La campagne de Russie

En Russie, la Garde ne prend pas part aux combats, mais pendant la retraite, la Vieille Garde est la seule unité qui conserve un semblant d'ordre.

La campagne d'Allemagne

En Saxe en 1813, le maréchal Bessières commandant de la cavalerie de la Garde est tué d'un boulet. La jeune Garde combat à Lützen où elle reprend le village de Kaja massacrant la garde prussienne. La jeune Garde donne à nouveau à Dresde où elle empêche les Alliés d'entrer dans la ville.

La campagne de France

C'est pendant la campagne de France en 1814 que la Garde a le plus souvent donné. À Champaubert, la cavalerie s'empare de 21 canons et de l'état-major russe. À Montmirail, l'infanterie de la Garde se distingue. Mais la Garde, valeureuse, ne peut lutter indéfiniment contre la disproportion des forces. Napoléon qui avec la Garde, remporte de nombreuses batailles sur les arrières des alliés, ne peut éviter les défaites des maréchaux défendant la route de Paris. Il abdique à Fontainebleau, où il fait les adieux à sa garde. 600 soldats de la vieille garde accompagnent l'empereur sur l'île d'Elbe.

La bataille de Waterloo

À Waterloo, l'Empereur reste près de la Haye Sainte avec trois bataillons de la Garde, le 2e bataillon du 2e régiment de Grenadiers et de Chasseurs, menés respectivement par les généraux Roguet et Christiani et le 2e bataillon du 1er Chasseurs, commandé par le général Pierre Cambronne, célèbre depuis. Tous sont de la Vieille Garde. L'Empereur les fait s'ordonnancer en vue d'une attaque avec un bataillon au centre déployé et deux en colonne sur chaque flanc. Il peut ainsi soit appuyer l'attaque de Ney, quoique improbable, soit porter un autre coup de boutoir au centre droit anglais, soit les placer en vue de faire front à une offensive prussienne.

Toutefois la volonté de les ordonnancer de la sorte indique que la Garde va partir à l'attaque, à ce moment précis Napoléon est toujours occupé à une offensive.

Pendant ce temps, Ney emmène ses bataillons toujours en carrés à l'assaut du mont Saint-Jean. La ligne reçoit l'ordre de seconder son attaque.

L'artillerie à cheval de la Garde se glisse dans les espaces laissés entre les carrés. Quelques grenadiers à cheval survivant au carnage vont les aider.

Ils s'avancent contre la moitié de l'armée anglaise. Les cinq échelons vont bientôt être quatre, les deux bataillons du 3e Chasseurs s'étant rejoints et confondus. Sur la droite, le 1er bataillon du 3e Grenadier, ensuite le 4e Grenadier (un seul Bataillon), plus à gauche le 1er et 2e bataillon du 3e

Chasseurs confondus ensuite le 4e Chasseur (un seul bataillon). Mais Reille a pris du retard et est maintenant distancé, trop loin pour être efficace. La Garde s'avance seule sur les Coalisés prévenus et préparés à l'attaque. Ney qui vient de perdre son cinquième cheval tué sous lui monte à pied à côté du général Friant. L'artillerie anglaise tire à double charge de mitraille, la Garde est battue de front et d'écharpe[Quoi ?] par l'acier ennemi. Les « Serrez les rangs » sont répétitifs, les carrés rétrécissent. « À chaque déflagration, les Français ondulaient comme blé au vent », racontent les Anglais[réf. nécessaire]. Bientôt à portée de tir des fusils, le calvaire de la Garde commence.

Le 1er bataillon du 3e Grenadiers emmené par Friant engage et met en déroute un corps de Brunswick, prend deux batteries anglaises et aborde la gauche de la 5e brigade britannique du Major Général Sir Colin Halkett (4 bataillons). Il refoule ensuite le 2e bataillon du 30e régiment (Cambridgeshire) ainsi que le 2e bataillon du 73e régiment (Highland) qui reculent en désordre.

Le général Friant, qui vient d'être blessé retourne près de l'Empereur pour lui annoncer que « Tout va bien », car les faits se déroulant sur une hauteur, il est impossible de les voir des lignes françaises. C'est vraisemblablement à ce moment que Napoléon fait mettre en colonne d'attaque sa Vieille Garde pour attaquer les Prussiens. En effet, l'Empereur n'ayant aucune raison de porter une attaque à un endroit où « Tout va bien », et sachant que les Prussiens menacent très sérieusement sa droite, c'est là qu'il décide de se porter. Ensuite il fera manœuvrer sur sa droite la Garde qui vient de monter dès qu'elle en aura fini avec les Anglais, puis il remontera à la Belle Alliance rechercher le 1er de la Garde, le lancera sur Plancenoit, puis après en avoir chassé les Prussiens continuera sa marche avec les troupes de la Garde déjà présentes à Plancenoit droit sur les Prussiens, le tout en appui avec la ligne. C'est en tout cas le scénario le plus vraisemblable : estimant maintenant l'armée de Wellington sur le point de rompre, on va tout naturellement se porter au-devant des Prussiens.

Le Général hollandais Chassé, ancien officier impérial, fait avancer la batterie Van der Smissen et prend de flanc le carré du 3e Grenadiers de la Garde déjà mal-en-point. Sortant de sa réserve, la brigade Detmer, forte de 3 000 hommes, écrase le faible carré français qui doit contenir moins de 400 hommes maintenant. Les grenadiers refoulés et rompus sont rejetés au bas de la pente, gravie si chèrement.

Le 4e Grenadier (un seul bataillon) avec à sa tête le général Harlet, engage pendant ce temps la droite de la même Brigade Colin Halkett, le 2e bataillon du 33e régiment (1er West Riding) et le 2e bataillon du 69e régiment (South Lincoln). Bien que fortement ébranlés, les Coalisés résistent. Halkett, le drapeau du 33e à la main, tombe grièvement blessé. Les balles pleuvent de part et d'autre. « C'est à qui tuera le plus longtemps », rapporte un soldat anglais.[réf. nécessaire]

Épisode célèbre, le bloc composé du 1er et 2e bataillon du 3e Chasseurs, menés respectivement par leurs chefs le général Michel et le Colonel Mallet, s'avance en direction du chemin creux de l'Ohain, distant de quelques dizaines de mètres. Devant eux un champ de blé, jaune doré d'abord, puis soudainement rouge, puis feu. Les 2 000 gardes de Maitland rangés sur quatre rangs se lèvent alors d'un bond et fusillent la Garde à moins de vingt pas. Ils étaient couchés, attendant l'attaque de la Garde et sortent comme un diable d'une boîte. Wellington en personne les commande, il est au bon endroit au bon moment.

Le choc est effroyable. Après le « carton » de l'artillerie sur ces Chasseurs, la fusillade tue net presque la moitié des deux bataillons. La ligne loin derrière déclarera que la fusillade était si intense qu'elle n'entendait plus ses propres coups de fusils. Il ne doit guère rester plus de 400 hommes à ce moment. À la prochaine salve, si un Anglais sur cinq fait mouche, l'échelon sera purement anéanti. Le général Michel est tué net. L'attaque est brisée, les premiers rangs sont fauchés, il faut désormais enjamber les cadavres. Les batteries anglaises Ramsay et Bolton ajoutent leur mitraille sur les flancs de cette unité décimée.



Chasseur-à-Cheval de la Garde Impériale

Malgré tout, la Garde essaie de former une ligne pour répondre au feu anglais. On se fusille encore, les rangs français continuent de s'éclaircir, les Gardes de Maitland, désormais rassurés à près de 10 contre 1, chargent à la baïonnette. Contre toute attente, ce qui reste de la Garde attend l'assaut, obligeant les batteries anglaises à cesser le tir pour ne pas blesser les leurs. Instant de répit sur les flancs pour prendre de face un choc dont l'inertie de la masse seule fait décrocher les survivants français. Les débris des deux bataillons de Chasseurs sont balayés du plateau, et se retrouvent en bas de la pente, Anglais et Français pêle-mêle.

Le bataillon du 4e Grenadiers suivant son chef, le général Henrion, débouche soudain et tente de dégager ses compagnons d'armes qui viennent d'être refoulés. Les Gardes de Maitland à sa vue remontent les pentes aussi vite qu'ils les ont descendues. Chasseurs survivants et Grenadiers se reforment et remontent à l'assaut, de nouveau sous la mitraille. À peine franchi le chemin d'Ohain, la brigade Adam forte d'un bataillon du 52e (Oxfordshire), du 71e léger (Highland) et de six compagnies du 95e Rifles, qui s'était portée en potence sur les flanc de la Garde ouvre le feu. La Garde meurtrie est de nouveau fusillée. Les Gardes anglais de Maitland, s'arrêtant de courir, font demi-tour et recommencent à tirer sur les Français, épaulés par la brigade de Colin Halkett. Les Hanovriens de William Halkett débouchent alors d'Hougoumont et fusillent dans le dos les survivants français. Le Colonel Mallet tombe mortellement blessé.

Les Coalisés voient néanmoins les débris du bataillon des Chasseurs se déployer face aux Gardes de Maitland, les Grenadiers faisant marche sur la brigade Adam. La fusillade continue. Le colonel Colborn entraîne le 52e à la baïonnette, puis toute la troupe Coalisée à sa suite, les Chasseurs et les Grenadiers sont refoulés par cette marée humaine et retraitent, c'est la déroute.

Le cri de « la Garde recule », va par conséquent sonner le glas de la Grande Armée. L'inconcevable était arrivé. Pas tout à fait, car comme cela est expliqué dans l'annexe Garde Impériale, certains soldats de l'ancienne Moyenne Garde portaient des bonnets à poils, d'où la confusion. Pour les Anglais d'abord, qui crurent avoir repoussé la Vieille Garde, puis pour les Français qui prirent les débris de la Moyenne Garde pour la Vieille Garde. En tout cas, dans l'esprit qui régnait à ce moment-là sur le front, la seule vue de la Garde repoussée aura servi de déclencheur.

Des rumeurs de trahison circulaient depuis quelques jours ; on avait retrouvé des cartouches bourrées de son à la place de la poudre, la défection du Général Bourmont passé à l'ennemi avec son état-major, les manœuvres désorganisées et les attaques inefficaces avaient semé le doute parmi les soldats.

Aux cris de « La Garde recule », l'infanterie et les débris de la cavalerie qui devaient seconder l'attaque s'arrêtent net, pétrifiés, et commencent à redescendre la pente. Les têtes de colonnes prussiennes abordent les fantassins de Durutte à Papelotte. Un autre cri: « Sauve qui peut, nous sommes trahis ! » se fait entendre sur le champ de bataille ; la déroute se propage.

Quelques soldats qui se battaient encore sont balayés, les Prussiens se ruent à l'assaut. De la gauche à la droite, la ligne française cède et se débande.

Wellington s'avance sur le bord du plateau et agite son chapeau, c'est l'assaut des troupes coalisées sur les fuyards. 40 000 hommes se ruent sur les débris de l'armée française.

À cette vue, le peu d'infanterie qui tenait encore ses lignes fait demi tour et regrimpe vers la Belle Alliance, on abandonne Hougomont, la Haye Sainte. La cavalerie coalisée, soudain plus courageuse, sabre les fuyards aux cris de No quarter! (« Pas de quartier »). C'est la plus épouvantable confusion. Napoléon, qui préparait l'attaque de la Vieille Garde, sait maintenant qu'il est vaincu mais espère organiser une retraite cohérente. Il fait rompre la colonne d'attaque de la Vieille Garde et la fait établir en carrés par bataillon. Pour mémoire, le 2e bataillon du 2e Grenadiers, commandé par Roguet, le 2e bataillon du 2e Chasseurs ayant pour chef Christiani, et le 2e bataillon du 1er Chasseurs avec à sa tête le futur légendaire Cambronne. Ils sont positionnés à environ cent mètres sous la Haye Sainte, le carré de droite sur la route de Bruxelles.

Les fuyards passent à côté de ces carrés, les hussards de Vivian se refusent à les combattre, les contournent pour sabrer les fuyards, proie plus facile. D'autres cavaliers coalisés les suivent. Napoléon lance contre eux ses escadrons de service qui sont submergés. Non loin de la route, Ney tête nue, l'uniforme déchiré et le visage noir de poudre, n'a plus qu'un tronçon d'épée à la main. Il court rallier la brigade Brue de la division Durutte, seule troupe de ligne qui se replie en bon ordre, les jette dans la bataille en hurlant, « Venez voir mourir un Maréchal de France ». La brigade est dispersée rapidement. Ney refuse de quitter le champ de bataille, et entre dans un carré de la Garde. Les trois bataillons de la Garde repoussent sans peine la cavalerie, mais les carrés sont une proie facile pour les fusiliers ennemis. Les trois bataillons sont cernés de toute part, mitraillés par l'ennemi,

Les canons anglais tirent à 60 mètres. L'empereur ordonne à la Garde de quitter cette position intenable et de battre en retraite. Il galope ensuite vers la Belle Alliance.

Les bataillons de la Vieille Garde rejoints par le bataillon du 3e Grenadier de Poret de Morvan, placé précédemment en réserve, entament leur retraite pas à pas. Bientôt, les carrés sur trois rangs deviennent triangles sur deux rangs, tant les pertes sont lourdes. Les soldats trébuchent à chaque pas, tous les cinquante mètres il faut s'arrêter pour repousser une charge de cavalerie ou répondre à un feu d'infanterie. La retraite est considérablement gênée par les fuyards, la marche entravée par les cadavres. La Garde est écharpée par les coalisés et bousculée par la ligne en déroute. Elle rétrograde entourée par l'ennemi qui est à portée de voix. Des officiers anglais crient à ces vieux soldats de se rendre. Exaspéré par la situation catastrophique et les incessantes sommations de l'ennemi, Cambronne à cheval au milieu d'un carré leur lance son fameux « Merde ! ». On[Qui ?] prétend qu'un sous-officier rajouta « La Garde meurt, mais ne se rend pas ». Cambronne tombera de cheval quelques instants plus tard, blessé à la tête par une balle, inconscient. Le célèbre tableau anglais montrant Halkett faisant prisonnier Cambronne au beau milieu de la Garde ne relate pas les faits. Cambronne sera fait prisonnier et épousera par la suite une anglaise.

Il semble d'ailleurs que le fameux « Merde » du général Cambronne soit un euphémisme, car plusieurs témoins ont déclaré : « Cambronne a dit aux Anglais d'aller se faire foutre ! ». Il y eut même un procès à ce sujet. En tous cas, la vraie version ne sera jamais connue. Seule certitude, Cambronne a dit quelque chose à l'adresse des Anglais, et ça n'était sûrement pas un compliment. Cambronne est souvent associé aux Grenadiers alors qu'il commandait des Chasseurs.

La déroute est totale, les carrés de la Garde qui ont maintenant rejoint le plateau de la Belle Alliance sont presque anéantis. La confusion est telle que certains cavaliers coalisés se chargent mutuellement. La brigade Adam est prise pour cible par l'artillerie prussienne.

Dans Plancenoit c'est toujours le carnage, la Garde demeure inexpugnable. Les Prussiens des divisions Hiller, Tippelkirsh et Ryssel doivent prendre le village rue par rue, maison par maison, pièce par pièce. La résistance est farouche. Le village est en feu, les débris incandescents s'abattent sur les combattants, les toits de chaume s'embrasent. C'est un enfer. Un bataillon entier de la Jeune Garde est exterminé dans le cimetière. Son chef, Duhesme est mourant. Plancenoit sera le tombeau de la Jeune Garde. Le Tambour-Major Stubert du 2e Grenadiers assomme les Prussiens avec le pommeau d'argent de sa canne. On s'égorge comme à Ligny. Le Major Prussien Von Damitz, est obligé de constater : « Il faut anéantir les Français pour s'emparer de Plancenoit ».

Malgré une défense tenace, la Garde ou du moins ce qu'il en reste, submergée, est chassée du village. Le général Pelet qui se trouve au milieu de l'ennemi avec une poignée d'hommes et le porte-aigle des chasseurs de la Vieille Garde rallie ses troupes qui reforment un carré au milieu de la cavalerie anglaise : « À moi chasseurs de la Vieille Garde, sauvons l'Aigle ou mourons près d'elle »¹. Tous les Gardes valides entendant ce cri retournent se rallier autour de leur emblème. De Plancenoit déboulent pêle-mêle Français et Prussiens.

Le 1er Grenadiers de la Vieille Garde à la bataille de Waterloo

À Rossomme, les deux carrés du 1er Grenadiers de la Garde font bloc et semblent très impressionnants. Quatre grenadiers sur dix sont légionnaires, c'est-à-dire récipiendaires de la légion d'honneur. Presque tous ont plus de quatorze ans de service, et les soldats à trois brisques² n'y sont pas rares. La taille moyenne des soldats du régiment est d'un mètre quatre-vingt-dix. Ces titans ont pris position devant la maison Decoster à gauche et à droite de la route.

Autour d'eux, le sol est jonché de cadavres et de chevaux d'ennemis venus provoquer ces briscards. Il y a aussi des cadavres de Français qui voulaient chercher protection à l'intérieur des carrés. La sûreté des carrés est à ce prix. « Nous tirions sur tout ce qui se présentait, amis ou ennemis, de peur de laisser rentrer les uns avec les autres, c'était un mal pour un bien », dira le Général Petit, commandant ce régiment. Les carrés sont débordés par la droite ou par la gauche, mais toutes les charges ennemies sont repoussées.

Ces deux bataillons tiennent tête à deux armées. L'Empereur qui à un moment a trouvé refuge dans l'un de ces carrés, ordonne de quitter la position. Le 1er Grenadiers commence sa retraite couvrant les arrières du fantôme de l'armée. Il s'arrête tous les 200 mètres environ pour rectifier la face des carrés et pour repousser l'ennemi qui depuis un moment hésite de plus en plus à charger ces redoutes vivantes. La bataille est presque terminée et personne n'a envie d'en être le dernier mort. L'Empereur va rejoindre le 1er bataillon du 1er Chasseurs de Duuring, apprend qu'il a repoussé une attaque prussienne qui visait à couper la retraite de l'Armée. Il lui ordonne de suivre la colonne en marche et de se placer juste avant les grenadiers, qui ferment la marche. Plus tard, les Grenadiers du 1er de la Garde se mirent en colonne par section, l'ennemi n'osant plus l'attaquer. Blessée à mort, la Garde l'impressionne toujours. Mais l'épopée militaire impériale vient de s'achever.

« Comme s'envole au vent une paille enflammée, s'évanouit ce bruit que fut la Grande Armée »

— Victor Hugo, Les châtiments

Certains blessés resteront sur le champ de bataille jusqu'au 21, attendant des secours débordés ou les pilleurs de morts. Charognards des champs de bataille, ceux-ci achèvent blessés et mourants pour dérober uniformes ou le peu d'objets de valeur que détiennent les soldats. Les Anglais fusillent sur place ceux qu'ils surprennent. La haine est tenace, certains soldats français blessés refusant les soins des ennemis. Des officiers de liaison prussiens affirmeront que le lendemain, des soldats de la Garde réfugiés dans les étages des maisons de Plancenoit les ont copieusement insulté et arrosé de cailloux, faute de munitions. Ceux-là se battent encore.

Le bilan humain

Sans faire le détail en termes de régiments, les quatre jours de juin de la campagne de Belgique ont occasionné 11 500 morts - parmi lesquels 14 généraux - et 33 900 blessés dans les troupes françaises. D'une manière générale, avec 23 700 morts et 65 400 blessés toutes armées confondues, pertes correspondant au quart des troupes engagées, cette campagne est une des plus meurtrières campagnes militaires de la Révolution et de l'Empire en termes de victimes militaires, évidemment dépassée par les campagnes de Russie et d'Allemagne mais qui, elles, se sont déroulées sur plusieurs mois.

Epilogue

Le retour du corps de Napoléon Ier en France en 1840 donnera lieu à des scènes de ferveur.

Les vieux soldats survivants ont ressorti leurs uniformes la veille, bivouaquant comme au bon vieux temps autour de feux de camps, le froid est intense. Le cortège funèbre est suivi par ces vieux grognards, traînant la patte, mais d'une dignité touchante. Le maréchal Moncey, 87 ans, qui depuis huit jours suppliait ses médecins de le faire vivre encore un peu pour « recevoir l'Empereur », aura à la fin de la cérémonie cette phrase qui résume bien la pensée des fidèles : « À présent, rentrons mourir ».



Recrutement et conscription

L'idée est d'avoir recours à la conscription pour donner à l'armée les moyens en homme qu'elle réclame remonte à la révolution.

Cette initiative est prise en des circonstances difficiles, en un moment où la patrie étant déclarée en danger, tous citoyens en âge de porter les armes doivent se consacrer à la défense, tant aux frontières qu'à l'intérieur, notamment contre l'insurrection vendéenne.

Dès le début de la révolution, l'armée connaît des problèmes d'effectifs et d'encadrement, de nombreux officiers royaux ayant émigré et les désertions ne cessant de se multiplier pour atteindre, pendant la première moitié des années 1790, près de 50 000 hommes.

Confronté à une telle hémorragie, les dirigeants révolutionnaires, faisant appel au patriotisme de la population, instituent un système de volontariat, qui permet de recruter 100 000 hommes en 1791 et 30 000 autres l'année suivante.

Mais cette source finissant par se tarir assez vite la contrainte cède la place à la bonne volonté.

Aussi, en août 1793, la convention décide de s'orienter vers la levée en masse, impôt du sang obligatoire à verser au pays, qui porte sur tous les hommes célibataires ou veufs âgés de dix-huit ans et n'ayant pas d'enfant à charge.

La patrie en danger parvient de cette manière à constituer une armée comme la France et aucun autre pays d'Europe n'en a rassemblé, soit plus de 800 000 hommes.

Une armée issue du peuple, motivée par un vif sentiment national qui se mesure aux troupes de métier.

A l'initiative du général Carnot, l'organisateur de la victoire, les nouvelles recrues sont mélangées avec les soldats de métier, dans le cadre de ce que l'on appelle l'amalgame.

La conscription

La conscription, c'est à dire l'obligation militaire, n'est finalement adoptée qu'avec la loi Jourdan-Delbrel, du 19 fructidor an VI (5 septembre 1798), quasiment à la fin de la période révolutionnaire. Napoléon, en tant que Premier Consul, Consul à vie et Empereur des français, dispose là d'un instrument bien adapté aux besoins de ses armées.

Aussi, à quelques exceptions près, n'estime pas nécessaire de modifier le système établi par ses prédécesseurs et il reprend les grandes lignes de la politique de recrutement suivie sous la révolution.

La conscription reste donc de rigueur tout au long du premier empire, mais son application suit les fluctuations de la guerre et se calque sur les besoins sans cesse plus que croissants en effectifs.

Ainsi tous les jeunes gens non mariés, ayant entre vingt et vingt-cinq ans, sont-ils astreints à un service militaire obligatoire de quatre ans.

Mais ce ne sont que là des principes, la réalité étant fort différente.

Au départ, seule une fraction des classes d'âge mobilisables est appelée à faire son service militaire.

Pour se faire, il est procédé à un tirage au sort, qui donne naissance à de nombreux abus, puisque ceux qui sont sélectionnés, à condition d'en avoir les moyens financiers, peuvent prendre les services de remplaçants.

Mais, à partir de 1802, des règlements beaucoup plus draconiens tendent à limiter cette façon de procéder.

L'extension des opérations militaires et la nécessité d'engager des effectifs de plus en plus considérables, sans parler des pertes de plus en plus importantes, conduisent à une véritable inflation dans la politique du recrutement.

Ces besoins sont tels que , à partir d'une certaine époque, il faut non seulement faire appel à des contingents étrangers, mais aussi appeler sous les drapeaux tous les jeunes gens mobilisables, même ceux qui ont échappé au tirage au sort les autres années et maintenir à leur corps les soldats qui ont dépassé leur temps normal de service.

Sur l'ensemble du Premier Empire, près de 2,5 millions d'hommes, dont les trois quarts sont français sont mobilisés par Napoléon parmi la population européenne.

La conscription, système commode au demeurant, est certes abolie par la Charte de 1814, mais la monarchie s'empresse de la rétablir en 1818.

Causes de réforme.

C'est en 1793 (15 brumaire an II) que la convention fait dresser par le conseil de santé le premier tableau des causes de réformes.

Ce tableau élaboré durant plus de six mois est publié le 5 novembre 1793.

Huit membres du conseil de santé le signe avec Coste et Dezoteux.

Il s'agit de : Bayen, Chevalier, Daignan, Dubois, Hego, Heurteloup, Lassis et Parmentier.

Ce tableau se présente comme suit:

La classification

A

1. La perte de la vue
2. Celle de l'œil droit
3. Le défaut de la vue de voir les objets trop en delà ou en deçà de la portée ordinaire.

B

1. Le polype incurable
2. L'ozène (punaise)

C

Le défaut des dents incisives et canines

D

1. La surdité
2. La dureté de l'ouïe.

E

1. Les goitres considérables
2. Les écrouelles confirmées
3. La phtisie laryngée (l'extinction de la voie invétérée)

F

1. La phtisie pulmonaire
2. L'asthme humide
3. L'asthme nerveux
4. Le crachement périodique de sang
5. La gibbosité antérieure et postérieure qui gênent la respiration

G

1. Les exomphales
2. Les hernies ventrales
3. Les hernies inguinales irréductibles
4. La suppression périodique d'urines
5. Les incontinenances d'urine invétérées
6. Le pissement périodique de sang
7. La gravelle
8. Le calcul
9. Les hémorroïdes ulcérées
10. Les hémorroïdes invétérées
11. La phtisie dorsale
12. La sciatique invétérée

H

1. Les anévrismes
2. Les varices volumineuses
3. Les varices multiples

I

Les vieux ulcères considérés comme incurable

J

1. La perte d'un membre
2. La perte de l'un des deux pouces
3. La perte de l'index droit
4. La perte de l'index gauche et du médius gauche
5. La perte de l'un des gros orteils
6. La perte de deux doigts du même pied

K

1. La perte irrémédiable du mouvement d'un membre
2. La perte du mouvement de l'un des deux pouces
3. La perte du mouvement de l'index de la main droite
4. La perte du mouvement de l'index et du médius de la main gauche
5. La difficulté incurable de les mouvoir, comme après une fracture, luxation, ankylose, carie, calus ulcéré, cicatrice adhérente.

L

1. Le raccourcissement d'un membre
2. La claudication

M

La difformité d'un membre capable de gêner la marche, le maniement de l'arme, l'équitation.

N

1. La teigne
2. Les dartes étendues et invétérées
3. La lèpre
4. La transpiration fétide

O

Le scorbut caractérisé

P

Les convulsions générales ou partielles reconnues incurables

Q

1. L'Épilepsie
2. La démence
3. La manie

Comment échapper à la conscription sous l'Empire?

Se marier; mariage précipité, légal ou blanc, est le principal artifice utilisé.

Avoir un enfant; après 1809, le mariage n'est plus un recours, mais un enfant oui.

Tirer un bon numéro ou échanger son numéro; les numéros les plus bas sont synonymes de conscription.

Se faire remplacer; trouver un remplaçant moyennant finance.

Changer d'identité; les nombreuses erreurs des registres paroissiaux ou d'état civil facilitent les choses.

Changer de résidence; certains fils cachés lors d'un changement de village.

Etre de petite taille

Etre inapte médicalement

Simuler une maladie ou infirmité; par exemple la folie, les rhumatismes,

Le bégaiement, la surdité, l'épilepsie.

Se mutiler; en surinfectant volontairement des plaies, en se coupant un ou plusieurs doigts ou se faire arracher des dents

Exercer un métier jugé nécessaire à l'effort de guerre; boulanger, charretier, atelier d'armement

Se faire embaucher

Fuir avant l'incorporation

Déserté; mais risquer la peine de mort.

Tous passent sous la toise

Elle porte deux index: l'un à 1,488 mètre, l'autre à 1,542 mètre.

Au-dessous du premier c'est l'inaptitude absolue et définitive au service; de 1,488 à 1,542 mètre, c'est l'ajournement jusqu'à 20 ans révolus date où ils sont libérés ou l'admission des jeunes gens de robuste apparence; au-dessus de 1,542 mètre, on déclare le conscrit bon pour le service.

Quand à la répartition des conscrits dans les diverses armes, elle est faite d'après les règles admises et la taille.

1,785 m: rejoignent les carabiniers et les cuirassiers

1,731 m: la jeune garde (tirailleurs et voltigeurs)

1,690 m: l'artillerie

1,677 m à 1,649m: la cavalerie légère

Ceux qui sont au-dessous rejoignent l'infanterie, le génie et le train.



Le passage sous la toise

Le service de santé sous Napoléon

Le Service de santé militaire sera toujours, au cours des guerres de la Révolution et de l'Empire, l'un des parents pauvres des armées.

Malgré des figures illustres comme Percy, Larrey, Desgenettes, Heurteloup, Sabatier, Yvan... ce service ne pourra pas répondre aux immenses besoins qui vont se poser pendant les années de guerre de 1805 à 1815.

Les guerres de cette période furent extrêmement meurtrières, du fait des blessures effroyables causées, notamment, par l'emploi massif de l'artillerie mais également par les épidémies de typhus dans les hôpitaux où les blessés s'entassaient, sans soins, par suite de l'incurie des commissaires des guerres, responsables de l'organisation des hôpitaux, qui ne jugeaient pas opportun de prendre des dispositions d'évacuation secondaire sur des hôpitaux judicieusement disposés à l'arrière.

La création du Service de santé militaire remonte au règne de Louis XIV où un édit du 17 janvier 1708 crée véritablement le Service de santé militaire en instituant un corps permanent d'officiers de santé, au nombre limité, 300 médecins et chirurgiens, pratiquant dans les hôpitaux militaires fixes des garnisons frontalières ou des ports de guerre.

Ces hôpitaux sont placés sous le contrôle administratif des ordonnateurs et commissaires des guerres qui ont tout pouvoir en matière d'équipement et de recrutement dans ces établissements. Ce n'est que bien plus tard, en 1889, que le Service de santé militaire obtiendra son autonomie et, enfin, en 1917 que les médecins et chirurgiens militaires obtiendront un statut identique à celui des officiers des autres armes.



Uniforme de chirurgien dans la grande armée

Le Service de santé militaire en campagne

SANDEAU Jacques janvier 2004

Pendant dix ans, de 1805 à 1815, les guerres de l'Empire vont se succéder, pratiquement sans discontinuer. Les armées seront toujours en campagne et très mobiles.

Dans son élan, la Grande Armée ne s'occupe jamais de ceux qu'elle laisse derrière : les blessés ou les malades encombrant et embarrassent sa marche car il faut toujours aller de l'avant pour la victoire décisive. Ne sont dignes d'intérêt que ceux qui peuvent toujours avancer et se battre ; ceux qui tombent dans la lutte ne méritent que l'oubli.

À cela s'ajoute une administration cupide et maladroite qui s'adapte à la hâte à la tourmente de l'épopée napoléonienne et est incapable d'en maîtriser les écarts et d'en corriger les erreurs. Mais les coupables ne sont pas les officiers de santé, même ceux de pacotille, qui vont tout au long des campagnes napoléoniennes montrer leur dévouement et leur bravoure.

Voici tout d'abord les médecins. Leur position est difficile et ingrate car il y a très peu de place pour eux dans le Service de santé en campagne. Leur rôle devrait pourtant être important dans l'application, notamment, des règles d'hygiène militaire : celles-ci sont connues mais très difficiles à mettre en pratique car les médecins n'ont pas d'influence auprès des chefs de corps ou des généraux d'armée.

Il va en résulter l'inorganisation des hôpitaux de campagne où la malpropreté règne en maître : malades et blessés vont mourir du manque de soins, de la promiscuité et des épidémies qui tuent sans rémission : typhus, surtout, dysenterie, gangrène gazeuse, choléra...

Il en sera de même des bivouacs et des camps militaires où les soldats restent très peu car Napoléon les entraîne toujours plus loin vers de nouvelles batailles.

Tous ces lieux sont sales, bâtis à la hâte, particulièrement froids en hiver ; tout gît par terre : les vêtements, la nourriture, notamment les débris de viande de mouton ou de vache que l'on vient d'égorger, la vaisselle sale ; les feuillées sont mal creusées et trop près des cantonnements, les cavaliers campent avec leurs chevaux tout près d'eux. Les épidémies et les maladies vont également faire des ravages dans ces cantonnements insalubres.

Les chirurgiens, par contre, vont constituer l'essentiel du corps de santé militaire pendant les campagnes et les batailles de l'Empire. Ils sont indispensables aux unités combattantes qui vont avoir beaucoup de blessés à soigner à l'issue des batailles. Celles-ci vont être de plus en plus meurtrières et mettre en présence de plus en plus de combattants (surtout à partir de 1809 : Essling, Wagram, Moskowa, campagne d'Allemagne de 1813).

L'insuffisance des effectifs de santé et une logistique totalement inadaptée vont rendre vains les efforts d'hommes remarquables tels que Larrey, Percy, Heurteloup... et le dévouement constant de leurs collaborateurs (aides majors et sous aides majors).

Ce sont des milliers de combattants qui mourront de leurs blessures non soignées ou de leur abandon forcé sur les champs de bataille.

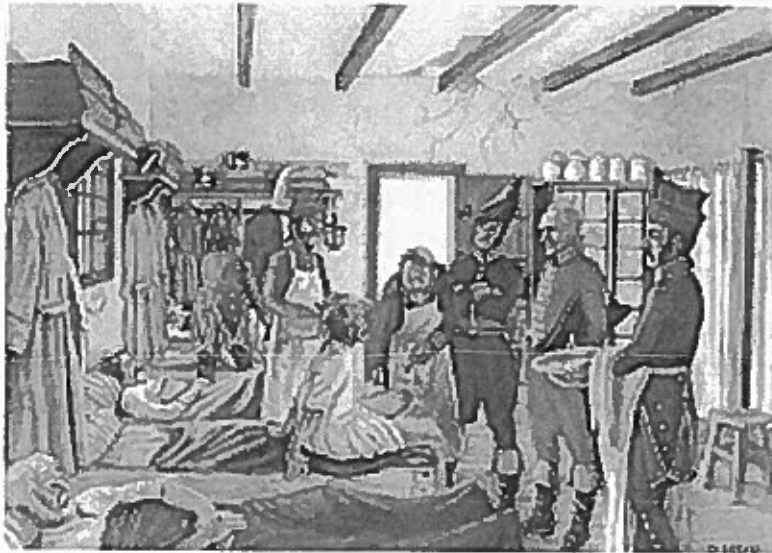
Pourtant, il existe une organisation du Service de santé en campagne. À l'échelle des régiments, les premiers soins sont assurés par les chirurgiens régimentaires. Un régiment de quatre bataillons possède, en règle, un chirurgien major assisté par huit chirurgiens, à raison de 2 par bataillon, équipés chacun d'une trousse individuelle de chirurgie. À l'échelle de la division, se trouve " la division d'ambulance " qui équipe " les hôpitaux ambulants de premiers secours " destinés à recevoir les blessés nécessitant des soins chirurgicaux.

L'hôpital ambulant ou dépôt d'ambulance, installé le plus souvent dans un bâtiment (château, abbaye, église...) est organisé de façon à pouvoir, le cas échéant, éclater en " sections d'ambulance " pour les besoins d'éléments détachés de la division.

Il se trouve placé en arrière du gros des troupes, le jour de la bataille, alors que les sections d'ambulance, régimentaire ou de brigade, se portent à l'avant ou sur les ailes.

Toutes ces formations sanitaires de campagne sont très mal équipées et très mal ravitaillées (pénurie de matériel et de médicaments) ; elles ne possèdent ni tente, ni matériel de couchage, la paille constituant le seul moyen d'allonger les blessés couchés.

Les abris improvisés tels que maisons réquisitionnées ou abandonnées, granges, écuries..., sont ouverts, sales et totalement insalubres. Le personnel subalterne infirmier est très insuffisant, sans qualification, constitué de quelques soldats détachés du régiment, de blessés légers voire même de prisonniers. On verra, qu'après 1809, à la demande insistante de Percy, sera créé un corps d'infirmiers militaires et de brancardiers.

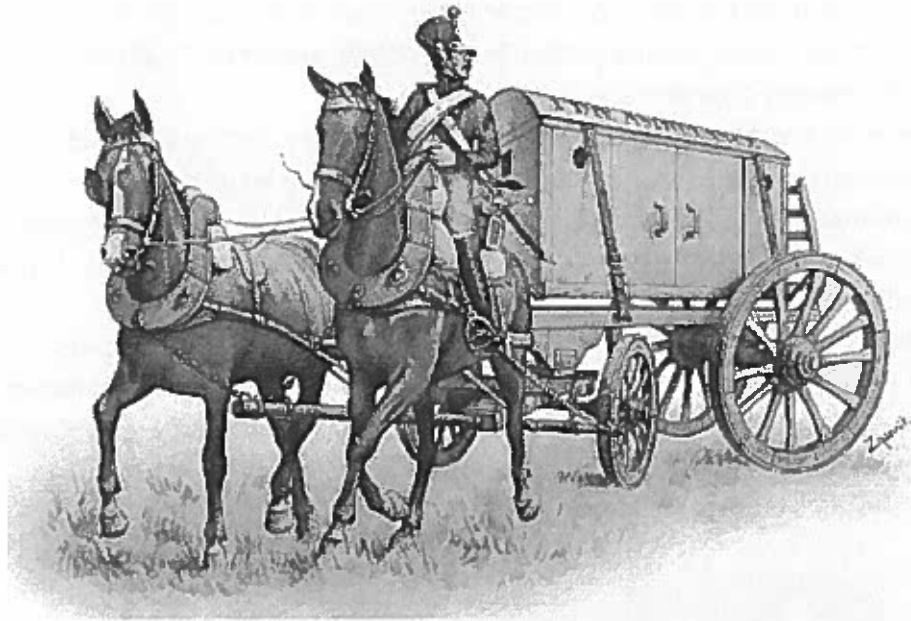


Infirmierie de la Grande armée

L'ambulance divisionnaire comprend, en principe, un médecin, six chirurgiens dont un major, quatre pharmaciens et du personnel administratif (économe et employés).

Au corps d'armée, il n'y a plus rien si l'on excepte les officiers de santé attachés aux états-majors.

Quant à l'armée, on trouve à l'état-major général un médecin chef, un chirurgien en chef et un pharmacien en chef qui dirigent, respectivement, chacune des classes d'officiers de santé. Ils disposent d'une réserve en personnel et en matériel, dite de quartier général, qui est souvent inexistante et en tout cas très vite épuisée.



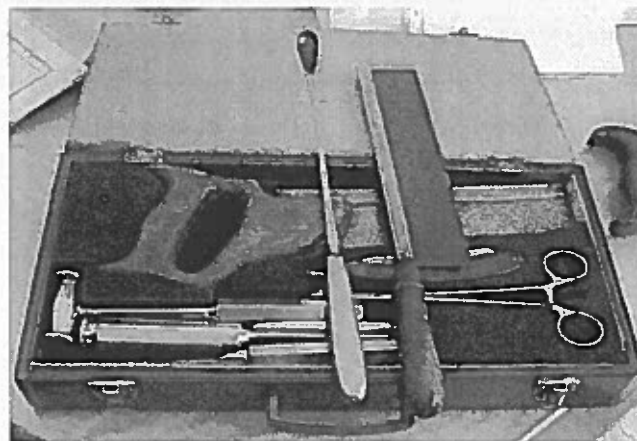
Ambulance volante de Larrey

Venons-en, maintenant, au matériel et à l'équipement sanitaire en campagne. Chaque régiment dispose de 4 caissons d'ambulance (1 par bataillon) appelés aussi " fourgon d'ambulance ". Il s'agit de caissons de transport de munitions qui ont été transformés pour y mettre à la place des instruments de chirurgie, une caisse de pharmacie, de la charpie et du linge de pansement. À la veille de la campagne d'Austerlitz, par décret du 14 fructidor an XIII, la dotation diminue curieusement et un seul fourgon d'ambulance est affecté à chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie.

Chaque caisson régimentaire doit contenir deux matelas, six brancards de sangle, une caisse d'instruments de chirurgie, 50 kg de charpie, 100 kg de linge de pansement et une caisse de pharmacie composée de médicaments tels que cire blanche, laudanum liquide, liqueur d'Hoffmann, colophane pulvérisé... et des bocaux et flacons.

Chaque fourgon d'ambulance est une voiture, attelée de quatre chevaux de trait.

Les conducteurs de ce parc de véhicules sont, au début, des charretiers requis ou des ouvriers haut le pied qui vont être militarisés par le port d'un uniforme brun marron avec chapeau de feutre et par une obéissance à une hiérarchie militaire. Cette militarisation des conducteurs est l'ébauche de la création du train des équipages à l'image du train d'artillerie déjà bien organisé, surtout dans la Garde.



Les outils chirurgicaux

Durant la campagne d'Austerlitz et celles qui suivront jusqu'en 1810, le manque de caissons d'ambulance, l'incertitude des transports et le désordre administratif feront qu'il n'y aura pas vraiment de chirurgie de bataille organisée, exception faite de la Garde qui dispose d'un excellent Service de santé en campagne.

Au moment des batailles, dans le fatras et la confusion, les caissons qui contiennent les instruments de chirurgie et le linge pour pansements ne sont pas au rendez-vous. Les chirurgiens se font mutuellement des cadeaux où l'utile prédomine : parfois rien d'autre qu'un grand couteau et une scie de menuisier, effrayants instruments qui vont permettre de pratiquer des amputations.

Comment vivent et exercent ces chirurgiens en campagne, notamment ceux affectés aux unités combattantes ? Leurs conditions de vie et de travail sont souvent effroyables. Ils suivent la troupe, pour la plupart à pied, dans les longues marches et par tous les temps. Seuls les chirurgiens-majors sont montés ainsi que quelques aides-majors favorisés ; certains sous aides-majors suivent les fourgons d'ambulance et se font ainsi transporter.

Leur hébergement est celui de la troupe, parfois en plein air sous une toile de tente autour d'un bivouac, parfois dans une maison abandonnée, couché sur un lit de paille.

Incertitude quant à la nourriture, les chirurgiens se servent chez l'habitant mais payent. En règle, ils ne pillent pas, ayant pour cette pratique traditionnelle du soldat une profonde aversion que professent leurs grands chefs : Percy et Larrey.



Chirurgiens de la Grande armée

La Médaille Commémorative de la Guerre 1914-1918

Origine

Le but de cette médaille, instaurée par un Arrêté Royal le 21 juillet 1919, est de témoigner à l'ensemble des citoyens les mérites de ceux qui ont pris part à la guerre 1914-1918 dans les forces armées belges et se sont montrés dignes de cette distinction.

Description



1 Avers (zoom 2x)

BRAEMAECCKER figure à l'avvers à droite du casque et ses initiales (E.D.R) en bas à droite du revers.

Le ruban est formé au centre d'une bande verticale jaune d'or de 15 mm et à chacun des bords, une bande verticale rouge sang de 10 mm. La bande jaune est séparée des bandes rouges par un filet noir de 1 mm.

Surcharges

Pour préciser le mérite de chacun, le ruban pouvait être surchargé d'un certain nombre d'insignes:

- une couronne royale de 6 mm en vermeil pour les volontaires de guerre
- une barrette en argent pour chaque *chevron de front*, une barrette en vermeil remplaçant 5 barrettes en argent
- une croix à quatre branches de 5 mm de longueur et 1 mm de largeur en émail rouge pour chaque chevron de blessure
- une étoile en argent à 5 branches de 3 mm de rayon pour les réformés par suite de blessure ou de maladie contractée en service
- une couronne en argent pour les agents du service de renseignements

La Médaille est en bronze, de forme triangulaire arrondie de 31 mm de largeur et 47.5 de hauteur. L'avvers de la médaille porte un médaillon légèrement en creux avec la tête casquée d'un soldat en profil gauche, le casque est orné de lauriers. En bas, aux coins, les dates "1914" et "1918" tandis qu'en haut se trouve un lion entouré d'une branche de lierre (à gauche) et d'une branche de laurier (à droite).

Le revers montre, sous une couronne royale flanquée des mêmes branches que le lion de l'avvers, l'inscription bilingue

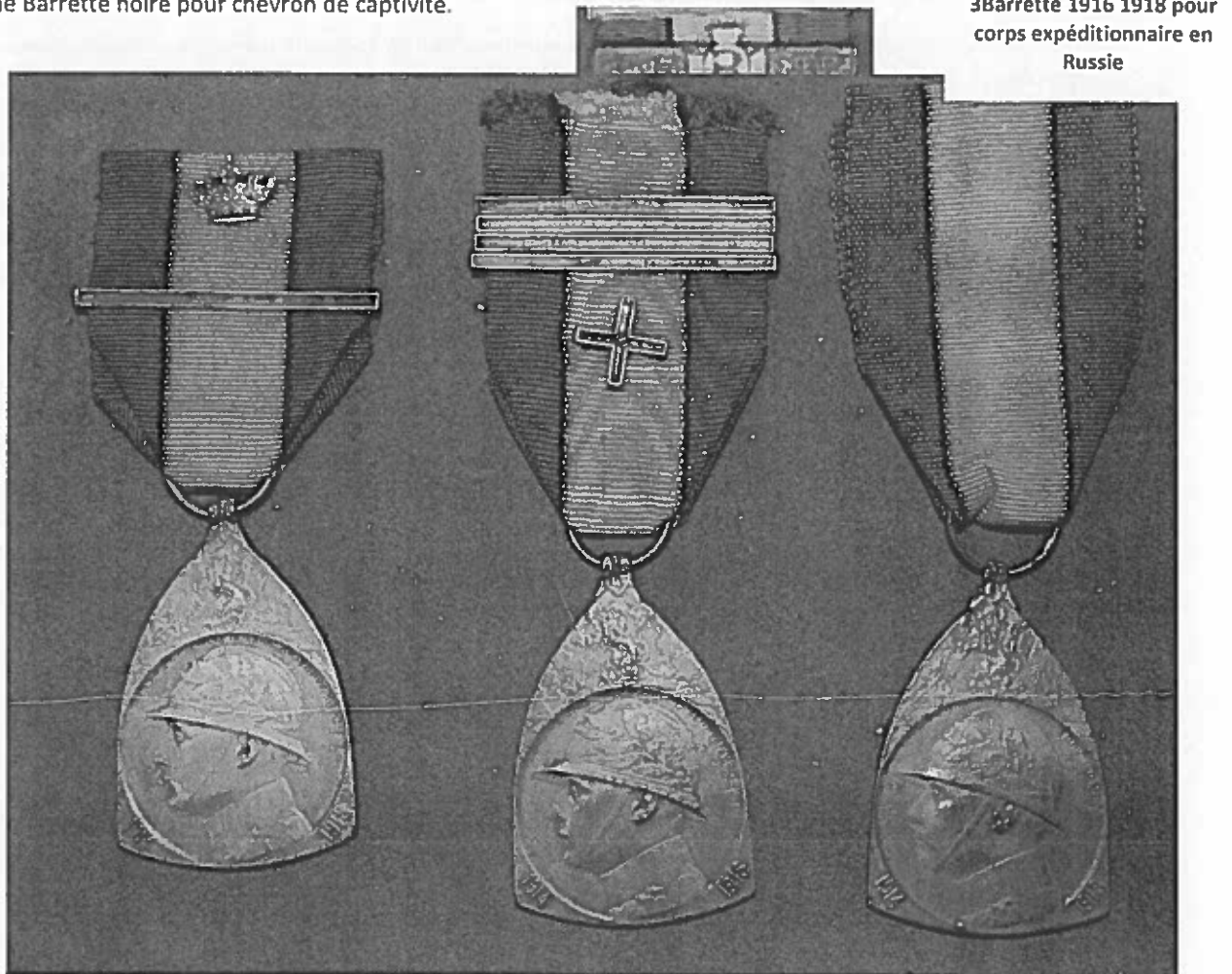
"MEDAILLE COMMEMORATIVE / DE LA CAMPAGNE
1914-1918
HERRINERINGS MEDAILLE / VAN DEN VELDTOCHT".

Le nom du graveur,
E.J. DE



2 Revers (Zoom 2x)

- deux ancrs entrecroisées pour les marins militaires
- une ancre en bronze pour les marins de la marine marchande
- une barrette "1916 R 1917" pour les militaires du corps expéditionnaire Belge en Russie (1931 modifiée en 1950)
- une barrette "1916 R 1918" pour les militaires du corps expéditionnaire Belge en Russie (auto canons mitrailleuses)
- Une Barrette noire pour chevron de captivité.



3 Barrette 1916 1918 pour corps expéditionnaire en Russie

4 a) couronne et une barrette vermeil

b) 8 chevrons de front + blessure

c) Campagne 14-18

Diplômes et brevets

On trouve de nombreuses variantes des diplômes et brevets, allant de la simple lettre-avis à des documents plus décorés. A noter que ces brevets sont rédigés par le corps qui administre le titulaire et que la mention des barrettes est parfois manquante.

- 1) En-tête ROYAUME DE BELGIQUE, sans armoiries - sans encadrement - indication BREVET stylisée - bilingue.
- 2) En-tête ROYAUME DE BELGIQUE avec grandes Armes - encadrement géométrique double avec chaînette et une fleur stylisée dans un carré aux quatre coins - indication BREVET en italique - bilingue - imprimerie de l'I.C.M.
- 3) En-tête ROYAUME DE BELGIQUE avec grandes Armes - encadrement avec des fleurs stylisées - indication BREVET style - unilingue Français - imprimerie liégeoise.
- 4) Semblable au 3) mais l'en-tête est un peu différente - unilingue néerlandais - imprimerie liégeoise.

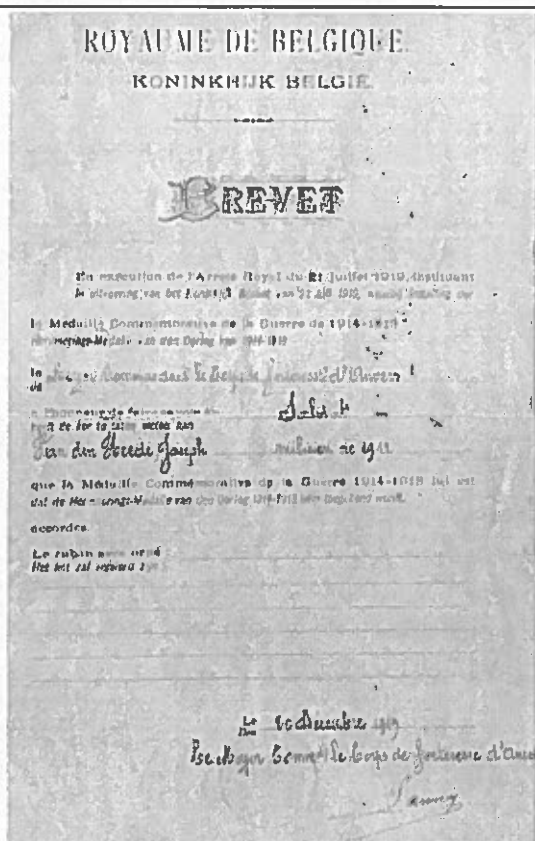
Passion collection

Cette médaille sera accordée dans les mêmes conditions que la médaille de la victoire (Médaille interalliée). C'est pourquoi on les trouve presque toujours ensemble.

Il existe également un modèle « uniface » dont l'avert seul a été embouti, pratique adoptée pour placer la décoration dans un cadre souvenir ou avec un brevet.

Il existe de nombreuses variantes des diplômes et brevets, allant de la simple lettre-avis à des documents plus décorés. A noter que ces brevets sont rédigés par le corps qui administre le titulaire et que la mention des barrettes est parfois (souvent !) manquante.

Et pourquoi pas ?



Un arrêté Royal de 1934 octroie cette médaille aux citoyens anciens combattants des cantons de l'Est ayant servi dans les rangs de l'armée allemande à condition qu'ils en fassent la demande et que soient établies les preuves de leur honorabilité et de leur loyalisme. Cette mesure n'a certainement pas été du goût de tous les anciens combattants de l'armée belge. Diplôme: 1 (21.5 x 33.5 cm) Décembre 1919



Diplôme: 2 (22.2 x 30.8 cm) Février 1921



Diplôme: 3 (18.0 x 26.5 cm) Octobre 1919



Diplôme: 4 (18.0 x 26.5 cm) Octobre 1919

Et la suite ...

un peu de patience

Contact : francois.verdier@skynet.be

2015 : Année de tous les dangers.

03 mars 2015.

Etienne Carlier,
Cdt/Hr.
C.D.C.A.

L'année 2014 n'a pas été particulièrement calme sur le plan de la sécurité internationale et, comme je l'évoquais dans de précédents articles, les conflits armés n'ont jamais été aussi nombreux. Ces conflits sont le plus souvent internes mais la tendance est à l'internationalisation.

2015 se présente comme la suite des situations acquises l'an passé mais avec cette tendance au débordement des conflits internes vers les pays voisins, ce qui peut amener à l'embrasement de plusieurs régions.

Sans vouloir jouer l'oiseau de mauvais augure, je vous propose de passer en revue les points sensibles du globe, où vraisemblablement la situation pourrait se dégrader au cours de cette année. La liste n'est malheureusement pas exhaustive et d'un jour à l'autre, de nouveaux foyers peuvent s'allumer. Ce texte dépeint la situation au 28 février 2015.

La Syrie, l'Irak et l'Etat Islamique (EI).

La progression de l'EI (appelé Daesh par les Arabes) n'a été que ralentie par les frappes de la coalition internationale. Le Kurdistan, maintenant menacé, se rapproche de Bagdad. Il y a un an, les Etats-Unis étaient prêts à intervenir contre le régime de Bachar-al-Assad. Aujourd'hui, celui-ci apparaît quasi comme un allié dans la résistance à l'EI. Avant de frapper un « ennemi », mieux vaut vérifier s'il n'en cache pas un pire ... Mais depuis janvier, la progression des djihadistes et de leur cortège d'horreurs s'est ralentie, suite à quelques succès de l'armée irakienne. De plus en plus, il semble évident qu'une intervention de la coalition internationale serait nécessaire au sol.

Les frappes aériennes ne suffisent pas. La force de l'EI est estimée à plus de 35.000 combattants, dont 2.000 provenant de France, Belgique et Grande-Bretagne. On estime à plus de 250 le nombre de « Belges » partis combattre en Syrie. Les moyens financiers de l'EI proviennent surtout des puits de pétrole confisqués aux Irakiens et aux Syriens. Ce pétrole est injecté sur le marché international par des « intermédiaires » peu scrupuleux qui pratiquent des prix bas et intéressent donc les grandes compagnies ... Les pillages de banques, les rançons, les « impôts de guerre » sur les particuliers, viennent encore augmenter les budgets de l'EI. Sans compter les dons de certains pays qui soutiennent l'organisation sunnite. Jamais une organisation terroriste n'a été aussi riche.

Depuis peu, les terroristes de l'EI ont commencé à s'attaquer aux biens culturels des territoires occupés. Ils ont saccagé le musée archéologique de Mossoul et brûlé d'anciens manuscrits. Ils estiment que ces biens représentent des « reliques pour l'Occident » et doivent donc disparaître ...

L'Ukraine.

L'idéal serait que l'Europe joue un rôle de neutralité entre l'Ukraine et la Russie, afin de transformer la confrontation armée en négociation politique. Mais de nouvelles sanctions européennes à l'encontre de la Russie déplairaient à Vladimir Poutine, qui annexerait l'est de l'Ukraine, en représailles. L'effet immédiat serait la relance de la guerre froide en Europe, si ce n'est déjà fait ... Quant aux menaces d'Obama, elles n'arrangent rien dans ce domaine. On assiste à une escalade à la limite de l'inconscience.

Heureusement, un début de négociations a vu le jour à la mi-février et un accord – très fragile – a été signé à Minsk, décidant du recul des troupes russes et de l'arrêt des combats entre l'armée ukrainienne et les milices pro-russes.

Sud-Soudan.

Nous en sommes à la deuxième année de guerre civile. Au Sud-Soudan, nouvel état depuis à peine trois ans, deux groupes ethniques s'opposent par les armes : celui du Président Kür et celui du Vice-Président Machar. Des troupes non régulières ougandaises et Soudanaises aident les forces gouvernementales, ce qui n'empêche pas le Soudan de fournir des armes aux deux parties ... On en est déjà à 50.000 morts et deux millions de réfugiés.

C'est un drame humanitaire très discret.

Les Etats-Unis font pression sur l'Ouganda, tandis que la Chine pèse sur le Soudan, afin de stopper les livraisons d'armes aux belligérants.

Armes payées avec le pétrole du Sud-Soudan alors que la population meurt de faim ...

Cet écartèlement du Sud-Soudan semble arranger le Soudan, qui pourrait un jour recoller les morceaux à son profit et récupérer ainsi son ancien territoire ... et le pétrole.

Un projet d'embargo sur les armes est actuellement préparé par les Nations-Unies, ainsi que l'envoi d'experts.

Nigéria.

Les islamistes de Boko Haram progressent dans le Nord et l'Est. Le conflit pourrait s'étendre – par religion interposée – au Cameroun et au Tchad, où des milliers de réfugiés fuient la désertification des abords du lac Tchad, vers la frontière du Nigéria. Là aussi, on assiste à une extension violente de l'islam. Plus de 800.000 personnes ont fui devant l'avancée de Boko haram, organisation terroriste islamiste dont la cruauté n'a d'égale que celle de Daech.

La chute du prix du pétrole – 70% des revenus du Nigéria – appauvrit l'état, qui manque de moyens de défense. De plus, les élections prévues en février provoquent des mouvements de violence entre les deux partis rivaux. Enfin, dans les provinces du nord, Boko Haram empêche le vote de se dérouler normalement. Des élections invalidées mettraient le pays en position précaire, dont profiteraient les islamistes.

Somalie, Congo, Libye et Venezuela sont à la limite de la guerre civile, suite aux nombreuses tensions internes qui les agitent.

Afghanistan.

La guérilla contre les Talibans s'accroît. Le nouveau président Ghani souhaite une négociation mais en vain. Les Talibans veulent dominer le pays et non négocier. Comme ceux-ci ont leurs bases au Pakistan- qui les tolère- le conflit pourrait s'internationaliser.

Yémen.

Le conflit est jusqu'ici interne. Cependant, l'Arabie Saoudite et l'Iran s'y intéressent de plus en plus ... Ajoutons à cela que ce pays est un véritable sanctuaire d'Al Quaïda : c'est de là que seraient partis les ordres pour l'attentat de « Charlie Hebdo ». AQPA – Al-Quaïda pour la Péninsule Arabique – est une des fractions les plus virulentes de l'organisation terroriste.

Et l'Europe Occidentale ?

La France et la Belgique ont commencé l'année 2015 par un constat que beaucoup de politiciens ont toujours tenté de masquer jusqu'à maintenant : nous sommes bel et bien menacés par les islamistes. L'immigration débridée de ces dernières décennies, encouragée ouvertement par des partis aux vues purement électoralistes, a introduit chez nous quantité de « taupes » islamistes qui n'attendent que les ordres de leurs chefs, fanatiques religieux intérieurs ou extérieurs, pour commettre des attentats sur le territoire européen. La masse de musulmans, dont l'intégration n'est pas le premier souci, est un excellent paravent pour les islamistes infiltrés.

De plus, les autorités ont fait preuve d'un laxisme criminel en laissant revenir des djihadistes chez nous. Si ces gens rentrent en Europe alors que leur « djihad » est loin d'être terminé en Syrie, c'est bien parce qu'ils ont d'autres missions à accomplir ... en occident.

Chez nous.

Les attentats de « Charlie Hebdo », de Verviers et de Copenhague ne laissent plus de doute, même s'il existe encore certains politiciens qui, par pur électoralisme, veulent minimiser les faits en dénonçant un soi-disant amalgame. Les preuves s'accroissent, les risques s'accroissent : l'insécurité ne peut déboucher que sur des troubles civils de plus grande ampleur.

Le monde musulman affronte tous les jours notre culture judéo-chrétienne et nos valeurs. Le « politiquement correct » et notre tolérance aveugle ont atteint leurs limites et doivent d'urgence céder la place à la défense sans concession de nos libertés et de notre sécurité.

Pour nous Européens, le plus grand risque de 2015 se trouve sur notre territoire.

Sources : - International Crisis Group.

-Le Soir, L'Echo.

-Séminaire de Droit Militaire.

-Recherches personnelles.

ARMES ET DOLLARS : la recette de DAECH.

26 Juin 2015.

Cdt(Hr) Etienne CARLIER,
CDCA.

Lorsqu'on considère l'expansion fulgurante de l'Etat Islamique – Daech, en arabe – la question se pose immédiatement : « D'où vient l'argent, d'où proviennent les armes pour réaliser de telles conquêtes ? ».

En ce qui concerne le financement des opérations, j'en ai déjà parlé dans un article précédent : il provient de différentes sources, parfois inattendues. Rappelons-les. Les invasions de villes, provinces et régions sont toujours suivies de pillages, vols et enlèvements en échange de rançons. C'est le « financement sur le terrain » ... Rien que par le pillage des banques de Mossoul, Daech a raflé pas moins de 450 millions de dollars. Cela s'ajoute aux sommes récoltées dans les autres villes conquises ...

Une autre source de financement est l'exploitation des puits de pétrole confisqués par l'Etat Islamique (EI). Leur production est estimée à 50.000 barils par jour. Ce pétrole est écoulé sur le marché international à bas prix, ce qui incite les intermédiaires à fermer les yeux sur son origine criminelle. Une sorte de blanchiment du terrorisme ...

Enfin, il y a les subsides à peine déguisés mais non avoués de certains pays arabes, tels que l'Arabie et le Qatar.

Jamais un groupe terroriste n'a disposé d'autant de fonds : deux milliards de dollars semble être le chiffre minimum avancé par les spécialistes. Mais le pactole augmente tous les jours, ne fut-ce que par les ventes de pétrole.

Ces revenus quasi illimités permettent à l'EI de s'approvisionner facilement en armes et en munitions. Bien sûr, cela se fait au marché noir, le seul qui se joue des embargos et qui fournisse, sans état d'âme, au groupe terroriste.

Au début de son expansion, l'EI a mis la main sur d'importants dépôts d'armes dans le Nord de la Syrie, en profitant des troubles entre rebelles et troupes régulières syriennes. Mais des recherches minutieuses nous révèlent d'autres sources, parfois surprenantes. Une organisation internationale, « Conflict Armament Research » (CAR), ONG qui travaille pour l'ONU et les gouvernements intéressés, analyse les armes retrouvées sur les champs de bataille de l'EI ou en possession de terroristes prisonniers. La panoplie laisse rêver :

- des rockets anti-chars M79 Heat de 90mm, d'origine US, vendues à l'Arabie Saoudite. Souvent, les numéros de série sont limés mais pas toujours ou alors superficiellement.
- de vieilles AK-47 Kalashnikov d'URSS, qui appartenaient à l'armée irakienne de Saddam Hussein.
- des copies chinoises de fusil d'assaut M-16 américains et des mitrailleuses, aux numéros effacés : source connue mais transit incertain...
- des GP et des FAL belges, trouvés à Kobané, il y a quelques semaines !
- Des pistolets croates (HS) et autrichiens (Glock) ;
- une centaine de blindés ont été récupérés par l'EI, après la débandade des Irakiens, en 2014.

Le travail de Conflict Armament Research est précieux pour la mise en œuvre du Traité contre le trafic des armes, adopté par l'ONU en 2013. L'ONG est particulièrement efficace en matière de traçage des armes et des munitions.

En ce qui concerne les munitions, on trouve principalement les sources russes, chinoises, iraniennes et surtout soudanaises. La grande majorité des munitions retrouvées par CAR sont datées entre 2012 et 2014. Cela dénote des circuits de distribution courts et rapides, malgré l'embargo qui sévit sur toute cette région.

Le Soudan est principalement visé. C'est la plaque tournante du commerce illicite, en provenance de divers fournisseurs et intermédiaires. Le Soudan possède une usine qui fabrique les munitions d'AK-47, les plus utilisées par l'EI et les terroristes du monde entier.

Pour clôturer le tout, Daech a déclaré avoir établi des contacts avec le Pakistan, dans le but d'obtenir des armes nucléaires tactiques. A priori, cela semble peu réaliste. Cependant, le Pakistan a besoin d'argent ... et l'EI en possède beaucoup !

L'Etat Islamique dispose donc d'une force de frappe financière et matérielle imposante, mise en œuvre par près de 30.000 terroristes, auxquels viennent s'ajouter quotidiennement des « volontaires occidentaux » ... pour la plupart issus de l'immigration. L'essentiel pour nous, est qu'ils ne rentrent pas au pays, transformés en parfaites taupes terroristes islamistes ... Mais nos autorités y veillent - t'elles ? Il suffit de voir avec quelle aisance on passe les « contrôles » à Zaventem ou à Charleroi. Si vous avez la nationalité belge – et la plupart de ces terroristes la possèdent - vous entrez en Belgique sans même montrer votre carte d'identité. Effrayant ... Les yeux grands ouverts, les autorités laissent s'installer chez nous une « cinquième colonne » dont le but n'est pas le renseignement mais l'action. L'avenir n'est pas rose ...

La domination de l'EI pourrait encore durer une génération, affirmait il y a quelques temps un analyste du Pentagone. Pourtant, tout n'est pas négatif...

Il y a eu des victoires syriennes récemment : la reprise de Kobane, le contrôle de Tal Abyad, ... La presse n'en parle pas. On ne veut pas encenser les Syriens tant décriés il y a encore quelques mois, ni choquer les islamistes de chez nous ... Par la tournure des événements, les Syriens deviennent le rempart contre l'islamisme : les rebelles et l'EI. Et dire que les Occidentaux s'apprêtaient à abattre le régime d'Assad en 2013 ! Aujourd'hui, le Président Obama parle de « désescalade » avec le régime d'Assad... Une pirouette verbale, sans doute politiquement correcte. Au Moyen-Orient, les alliances et les buts de guerre peuvent très rapidement se modifier ...

La progression de l'EI se fait maintenant surtout dans les zones vides, abandonnées par l'armée irakienne et les Syriens. Par contre, les zones de Bagdad et de Damas restent fortement protégées. Cependant, en continuant à s'infiltrer par les « zones vides », l'EI pourrait atteindre la Jordanie. Là, ce serait l'éveil du voisin israélien. Et l'état hébreu ne laisserait certainement pas aller plus loin les terroristes de Daech. S'il le fallait, quelques frappes nucléaires ponctuelles auraient tôt fait de refouler les intrus.

Quant à la coalition internationale, dans un manque flagrant de vigueur, elle parvient à peine à contenir l'expansion de l'EI. Elle se contente d'agir mollement, pour ne pas déplaire à l'Arabie Saoudite et au Qatar : pétrole oblige ... !

Finalement, l'arbitre suprême de cette gangrène pourrait être Israël, lorsque ses frontières seront menacées.

SOURCES : -La Libre, 29/04/2015, « Filière soudanaise ».

-Le Soir, 25/05/2015.

-« Conflict Armament Research », informations diverses.

-« International Crisis Group », rapports mensuels.

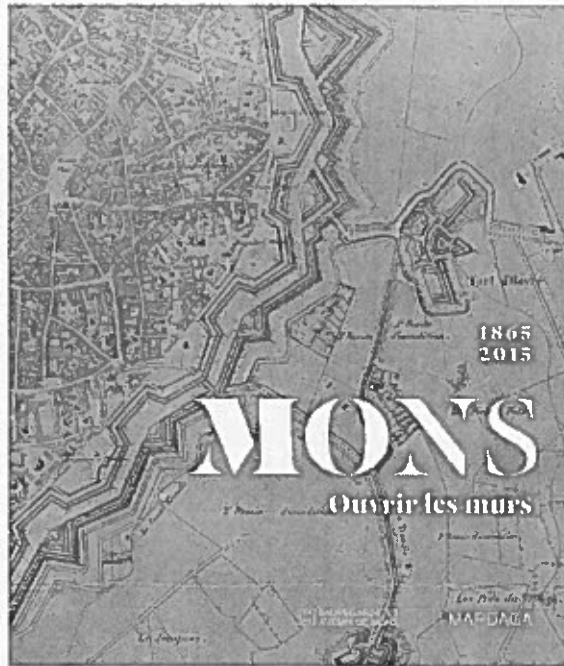
-Recherches personnelles.

Samedi 12 septembre : Activité des Spiroux

Programme

09H30 – 10H00 Accueil

10H00 – 12H30 Visite pédestre et guidée de la ville de Mons sur le thème :
« Ouvrir les murs »



12H30 – 14H30 Apéritif et repas aux Ateliers des Fucam

14H30 – 17H00 Visite guidée du Mons Memorial Museum

« L'histoire militaire du Hainaut et de Mons »

« Un numéro, un destin, au service de l'Empereur »



17H00 : Retour aux Ateliers des Fucam et fin de journée

Verre de clôture

MENU du repas

Apéritif Cava et soft

Amuse-Bouche

Fêta, Olives, Variétés de Bruschettas à la tapenade,...

BUFFET DE SAISON

En froid :

Jambon Serrano

Toast Tapenade

Blanc de Poulet Fumé Mozzarella, Tomates Confites

Fromages de Brebis et Raisins

Carpaccio de Boeuf à la Vinaigrette d'Estragon

Canard Fumé et Croquants de Pommes Salade Grecque à la Fêta

En chaud :

Feuilleté Epinard et Ricotta, salade variée

Chair D'Ecrevisses à la Provençale

Filet de Rouget à l'Huile d'Olive Safranée

Dos de Saumon et Sa Salsa Verde

Wonton aux Crevettes

Lasagne aux Légumes de Saison

Ravioles aux Truffes

Verrines dessert

Café

Vins, softs

PAF : Activité gratuite pour les membres du CROR Mons en règle de cotisation
2015

Accompagnant(e) : 50,00 € (visites et repas inclus)

à verser sur le compte du CROR Mons BE64 0015 7243 3452

Inscription par le bulletin en fin de ce Contact

RV : Ateliers des Fucam, rue du Grand Trou Oudart
7000 Mons

!!! Bloquez déjà dans vos agendas !!!

Samedi 10 octobre

MONCHARTOURN 2015

La bataille des Ardennes



**Visite du champ du nouveau musée
Site du Mardasson**

**De plus amples informations vous parviendront dans le
prochain Contact (parution début septembre)**

Alain KICQ, rue de la Licorne 34 – 7022 Hyon
Tél. 065/35 42 85 – GSM 0485/13 12 01 – e-mail: alain.kicq@hotmail.be

Nom et prénom :

Grade :

Adresse :

.....
.....

Tél. :

Votre e-mail :

- Verse le montant de la **cotisation 2015**, soit 12,50 € sur le
compte BE64 0015 7243 3452 du CROR Mons

Virement effectué le

Activité des Spiroux du 12 septembre 2015

Plusieurs possibilités

- Visite du matin

Verse le montant de X 50,00 €, soit € sur le compte du CROR
Mons BE64 0015 7243 3452

Signature :

